

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

## LA GRÈCE HÉROIQUE

**ONT  
COLLABORÉ**

**Maurienne**  
**S. Baud-Bovy**  
**Jules Slowaeki**  
**Alix Condor**  
**Louis Ovide**  
**R. Kraus**  
**Stephane Denysz**  
**N. Carvounis**  
**Z. Papantoniou**  
**Léon Desdoulis**  
**Sp. Pappas**



**A CE  
NUMÉRO**

**L. Padoux**  
**C. Mavromichalls**  
**Arsène Yergath**  
**C. Athanatos**  
**Ivo Barbitch**  
**Athina J. Pappa**  
**Edmond Jabès**  
**D. Voutyras**  
**A. Khédry**  
**G. Vasdékis**  
**Orion**

P.T. 5

Un des héros du Pinde, de Pogradetz, de Koritsa, de Chimara, de Klissoura, de Ruppel, de Crète qui écrivit avec son sang des pages glorieuses et qui se prépare à de nouvelles luttes pour la libération de sa patrie et de l'humanité.



**CHAQUE SOIR**

**ON DINE ET ON DANSE**

DANS LE JARDIN DU

**SHEPHEARD'S**

**BAR EN PLEIN AIR**

FÊTE ONOMASTIQUE



L.L.A.A.R.R. le Diadoque Prince PAUL et la Princesse FREDERIQUE

(Plaquette éditée à Athènes le jour de Leur mariage)

*A l'occasion de la fête onomastique de  
S.A.R. le Prince Paul, La Semaine Egyptienne  
présente respectueusement ses félicitations les  
plus sincères et souhaite un retour glorieux sur  
le sol de la Patrie libérée et agrandie.*

Grèce-Angleterre

## ECHANGE DE MESSAGES ROYAUX

Le Roi George VI a adressé le message suivant à S.M. le Roi Georges II :

*La perte de la Crète doit être pour vous et pour les Grecs, de même qu'elle l'a été pour nous, un coup dur. Nous partageons également votre espoir. Les nouvelles qui arrivent journellement dans ce pays démontrent que la tragédie de la Grèce n'a pas abattu l'esprit de votre vaillant peuple, qui a montré et continue à montrer, de l'héroïsme et du mépris, face à des malheurs jamais surpassés dans l'histoire. Votre pays a, en effet, été accablé, mais l'esprit du peuple grec demeure très élevé, et la gloire de votre résistance durera plus longtemps que la conquête momentanée de votre pays.*

*Fortifiés par l'exemple des Grecs, nous allons continuer la lutte, fiers d'avoir à nos côtés celles de vos unités navales qui purent survivre à la bataille, le noyau d'une nouvelle force aérienne hellénique et le cadre d'une nouvelle armée.*

*Entretiens, mon gouvernement a appris que les communautés grecques d'outre-mer ont exprimé leur détermination de poursuivre la lutte pour la victoire et demandent de quelle façon elles peuvent le mieux aider.*

*Je salue, par l'entremise de Votre Majesté, tous ceux qui ont combattu dans la vaillante armée grecque, en Grèce, ceux qui ont combattu en Crète et particulièrement, les blessés et les endeuillés, et je vous remercie, chacun individuellement, pour votre coopération et pour les coups que vous avez portés à l'ennemi, pour la défense de notre cause commune.*

*Nous sommes éternellement reconnaissants, à vous et à votre peuple, et n'oublions pas dans notre gratitude, ce grand soldat et homme d'état, Jean Metaxas qui dit aux Italiens qu'ils ne passeront pas, ... pas plus que son successeur, Alexandre Korizis, qui dit «non» à un ennemi encore plus puissant*

GEORGE VI

S.M. le Roi des Hellènes Georges II, a répondu dans les termes suivants :

*Le message de Votre Majesté et l'assurance que la courageuse attitude du peuple grec ne sera pas oubliée constituent un grand encouragement pour moi-même et pour mon peuple, qui est en train de passer par des moments pénibles, sous les lois de l'ennemi.*

*La voie que nous avons suivie, nous avait été dictée par l'honneur, le devoir et les traditions de ce pays. Nous sommes fiers de nous trouver, dans cette grande lutte, aux côtés de l'empire britannique, qui donne aux peuples du monde entier, en continuant la lutte jusqu'à ce que la liberté et les idéaux démocratiques soient universellement rétablis.*

*Le courage magnifique des troupes britanniques et impériales nous était bien connu. Dans la bataille de Crète, les troupes de Votre Majesté se sont surpassées en faits de valeur qui demeureront pour toujours, écrits en lettres d'or, dans les chroniques de votre règne.*

*La conduite patriotique du peuple grec avant et après l'occupation du pays par l'ennemi, et sa résistance passive contre l'agresseur, démontrent sa ferme détermination à ne pas accepter les mesures de violence qui lui sont imposées. A cette pression ennemie, il faut ajouter la férocité des Bulgares aux activités pillardes desquels certaines provinces de mon royaume ont été soumises, parce qu'elles sont habitées par une population prospère, de race purement hellénique qui a été élevée dans les traditions grecques.*

*Je suis convaincu que les paroles de Votre Majesté encourageront notre résistance et que les souhaits que vous avez adressés au blessés et aux souffrants toucheront profondément ceux auxquels vous avez si noblement pensé, au moment de leurs malheurs.*

*La décision prise par la nation grecque de continuer la lutte jusqu'à la victoire, est déjà démontrée d'une façon concrète par les Communautés helléniques de l'étranger. Elles se sont offertes pour contribuer d'une façon morale et matérielle à la cause commune des Alliés et à la restauration de la Grèce, et par leur effort, elles renforcent la réorganisation de nos forces nationales de défense.*

*Cette assistance donne un appui effectif aux tentatives faites par moi et mon gouvernement et démontre que la race grecque refuse de se soumettre à l'adversité.*

*J'ai été profondément touché et j'ai beaucoup apprécié l'hommage rendu par Votre Majesté aux hommes d'Etat grecs Jean Metaxas et Alexandre Korizis qui, à des moments critiques et historiques de notre histoire, ont si pleinement exprimé les sentiments et les décisions de tout le peuple grec, face à la brutale agression de nos ennemis.*

GEORGES II

# la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100  
Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration  
69, Rue Gabalaya, Zamalek  
LE CAIRE

**Nouveau Chef**

## S.E. M. EMMANUEL TSOUDEROS

*Président du Conseil Hellène*

L'Hellénisme d'Egypte a vu avec grande émotion S.E. M. Emmanuel Tsouderos, Président du Conseil Hellène, récemment arrivé en Egypte.

Dans les moments tragiques que la Grèce traverse nul mieux que M. Emmanuel Tsouderos ne pouvait être à la hauteur des circonstances, son activité comme député, comme Ministre des Finances dans des conditions difficiles, comme Financier au prestige international et comme Gouverneur de la Banque de Grèce à ses premiers pas, sont une garantie de sa réussite. Le nouveau Président du Conseil se trouva toujours à l'avant-garde des créateurs de la nouvelle Grèce, sans jamais s'user ou se compromettre par des combinaisons politiques ou autres.

### NOTICE BIOGRAPHIQUE

S.E. Emmanuel Tsouderos qui descend de la grande famille Kalergi de Crète est né en 1882 à Rethymno de l'île de Crète. Il fit de brillantes études à Athènes et ensuite à Paris. A l'âge de 23 ans il fut élu Député en Crète. Après l'union de la Crète avec la Grèce il s'est établi à Athènes et représenta sa Patrie au sein de la Chambre hellénique.

Economiste et juriste éminent il prit part comme Conseiller technique et juriste éminent à la conférence de la paix à Paris en 1918. Représentant de la Grèce à divers congrès à Paris, Vienne et Budapest il remplit sa mission avec éclat. Ministre des Communications sous le Gouvernement de Vénizelos en 1924, Ministre des Finances de plusieurs Gouvernements, Sous-Gouverneur de la Banque Nationale de Grèce en 1928 et Gouverneur de la Banque de Grèce de 1939 M.



S.E. M. EMMANUEL TSOUDEROS Président du Conseil  
(Photo Ververis)

Appelé par S.M. le Roi Georges II dans des moments excessivement difficiles il n'a pas hésité un instant à prendre le gouvernail pour guider le peuple hellène vers sa libération et ses destinées historiques.

C'est pour cela que l'Hellénisme d'Egypte et de la Diaspora entoura de son estime et de son affection le grand Crétois, dès le premier moment, se rangeant à ses côtés avec foi, confiance, décision, courage, discipline et avec le respect qu'on doit à un grand chef qui n'a pas hésité un seul instant à saisir de ses fortes mains le gouvernail de l'Etat dans les moments tragiques de son histoire, descendant digne des héros qui n'ont jamais cessé de servir la Patrie depuis 1821.

S.S.

Emman. Tsouderos n'a jamais cessé de rendre des services éminents à sa Patrie.

M. Tsouderos publia plusieurs études parmi lesquelles «Le Régime Crétois en 1896» (en Grec), «Le relèvement économique de la Grèce» (en Français), «La Nouvelle Hongrie et son avenir» (en français), «L'indemnité des échangeables» (en grec), «L'indemnité des réfugiés hellènes» (en Français), «La Banque de Grèce» etc. etc.

Le 20 Avril il fut appelé par S.M. le Roi des Hellènes Georges II à prendre part au Gouvernement, formé par le Souverain, comme Ministre des Affaires Etrangères et des Finances. Le lendemain la Présidence du Conseil lui fut confiée.

# SHELLEY ET LA GRECE



Ce ne fut pas seulement Byron qui s'émut au spectacle de la Grèce, réveillée à une vie nouvelle et décidée à gagner son Indépendance. Byron, poussé par une nature inquiète et romantique, attiré par son imagination vers l'Orient exotique avant même que la Grèce ne donnât signe de vie, vint en personne dans ce pays et trouva une mort glorieuse parmi les défenseurs de Missolonghi. D'autres poètes, éblouis, eux aussi, par la vue d'un nouveau peuple grec, dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence, chantèrent ses exploits. Personne, cependant, même pas Byron, n'attribua à cette résurrection de la Grèce l'importance de grand événement spirituel qu'elle était, qu'un autre grand poète anglais, contemporain et ami de Byron, Shelley, qui se noya, très jeune, dans la mer Tyrrhénienne avant que Byron ne vînt en Grèce.

Shelley était poète dans toute l'acception du terme. Ayant de la vie une conception supérieure et libre, ennemi irréductible des contingences, il s'était élevé dans des sphères spirituelles d'où l'homme peut voir l'horizon de l'Eternité. Il était si près des Principes, que tout événement prenait pour lui la signification vénérable de toute manifestation de la vie spirituelle. Pareil au roi des oiseaux, ses ailes puissantes lui permettaient de se tenir sur des hauteurs vierges, desquelles il fixait le soleil sans être ébloui. C'est pourquoi, la vue de la Grèce qui entreprenait un combat inégal pour obtenir le droit de vivre libre — condition sine qua non de la destinée de toute entité ethnique et de sa redevance envers l'Humanité — lui parut comme un grand événement humain.

Au début de 1821, il se trouvait à Pise, où il connut plusieurs Fanariotes dont la famille des Prin-

ces Caratza et Alexandre Mavrocordatos. Ce dernier l'entretenait souvent, avec chaleur, d'une révolution grecque imminente et l'âme de Shelley exultait, non pas de cette joie qu'éprouvaient Byron et les poètes français et qui avait sa source dans leurs souvenirs classiques que mettaient à leur mémoire les noms des protagonistes et les lieux de leurs exploits. Shelley voyait dans une renaissance de la Grèce la possibilité d'une régénérescence de l'Humanité et de son accession au niveau spirituel qui lui sied de droit.

«Le 1er Avril (20 Mars), la femme du poète écrit : «Le prince Mavrocordatos est venu voir Shelley et lui porter la proclamation de son cousin, le prince Ipsilanti. Shelley rayonnant d'enthousiasme et d'émotion déclara que la Grèce sera libre. Il fut profondément ému. Il sentit un besoin pressant de parler de poésie le réveil à la vie des descendants d'un peuple dont il avait admiré les oeuvres et de prophétiser sa réussite. Et *«la Grèce»* naquit d'un mouvement d'enthousiasme.»

«La Grèce» est un drame lyrique dont l'architecture, d'après les notes de Shelley lui-même, s'inspire des *«Perses»* d'Eschyle. Il le termina fin octobre 1821 et le fit imprimer à Londres au printemps de 1822. Sur le fronton Shelley inscrivit le vers de Sophocle tiré d'Oedipe à Colonne : «

(Je suis l'annonciateur de nobles combats). La dédicace du drame est ainsi conçue : «*A Son Altesse le Prince Alexandre Mavrocordatos, ex-Ministre des Affaires Etrangères du souverain de Valachie. Je dédie ce drame «La Grèce» en témoignage imparfait de la sympathie et de l'amitié de l'Auteur. Pise, 1er Novembre 1821.*

La pièce comprend un prologue assez important dont les personnages sont : le Messager de l'Eternité, le Christ, Mahomet et le Choeur qui paraît immédiatement après eux. Bien que l'action se passe à Constantinople, au palais du Sultan Mahmoud, on peut dire qu'elle échappe aux contingences de lieu et de temps et qu'elle se déroule aux portes de l'Eternité. Le rôle le plus important est celui du choeur des esclaves grecques.

On peut par certains fragments, que voici, se rendre compte de la conception que se faisait Shelley de la Grèce. Dans la première scène, tandis que le Sultan Mahmoud, dort, dans son sérail, le sommeil inquiet du despote, le choeur des femmes chante : « A l'aube première du Monde, l'Esprit de Dieu déploya solennellement l'étendard de la Liberté sur le Chaos; les adeptes de l'anarchie spirituelle se dispersèrent comme un vol de gypaètes et de l'aurore tempétueuse du Temps jaillit la toute puissance de la Liberté. Les Thermopyles et le Marathon, ainsi que des monts au sommet desquels jaillissent des flammes, s'emparèrent du Feu à sa source. La Victoire Ailée s'arrêta un instant à Philippes, comme un aigle au bord d'un pré altier. Puis vint la Nuit. Reprenant son vol tout puissant, à travers les ténèbres, la Liberté vint à l'Ouest, à l'opposé du mouvement

du Ciel et de la Destinée. Un second soleil se leva, ardent, pour brûler, vivifier, éclairer. De la rive opposée et lointaine de l'Atlantique, ses jeunes rayons dispersèrent les ombres et les rêves. La France, avec ses vapeurs sanglantes, l'éclipsa mais ne l'éteignit pas et à travers les nuages il lance ses rayons de la lointaine Germanie jusqu'en Espagne. Tel l'aigle, gorgé de lumière matinale, méprisant les signes avant-coureurs de la bourrasque, s'élança à la recherche de son nid, suspendu aux rocs couverts de chênes, et de ses petits, anxieux d'entendre le battement de ses grandes ailes dans l'air, parce qu'ils ont faim, ainsi la Liberté revient vers ce qui reste de la Grèce. Qu'importe qu'Elle laisse, là où elle passe, un Désert ou un Paradis ! Que les Grands et les Forts se partagent sa gloire ou qu'ils y trouvent leur tombeau !»

Et le choeur continue alternativement :

— La Grèce a préparé ton berceau avec les présents de sa joie.

— La Grèce a mouillé ton suaire des larmes de sa peine.

— Elle a suivi ton cercueil, à travers les siècles, avec l'affliction de l'orphelin.

— Et à ta resurrection elle apparaît magnifique comme toi.

— Si le Ciel te reprend dans son sein, au Ciel son esprit ira te rejoindre.

— Si l'Enfer se saisit de toi, c'est vers l'Enfer que se pencheraient les grands coeurs.

— Si le Néant...

— Que ses gloires soient poussières ! Qu'un nom et qu'une nation soient oubliés, O Liberté ! avec toi !

Dans un crescendo ininterrompu continue à se dérouler le drame lyrique. Mahmoud est réveillé par ses esclaves qui lui annoncent que les Grecs se sont révoltés. Lorsque Shelley écrivait sa pièce la Révolution était à ses débuts et sans effets apparents, mais le poète prophétisait :

«Nauplie, Tripolitsa, Méthoni, Athènes, Navarin, Arta, Monemvassia, ont été occupées d'assaut.»

Il voyait, en même temps se soulever tous les peuples esclaves de l'Empire Ottoman : Un messager dit au Sultan :

«Les communautés chrétiennes du Liban et du désert syrien se sont révoltées ; Damas, Hama, Alep tremblent. Les Arabes menacent Médine... Les Géorgiens refusent de payer leur tribut. La Crète et Chypre, tels des volcans jumeaux, s'arrachent mutuellement le feu qui les brûle et se communiquent le spasme du grand séisme qui les secoue dans cette fièvre générale...»

Et le coeur, triomphant, de railler le despote :

«O Roi ! Peux-tu enchaîner la tempête et la pluie ? Peux-tu emprisonner l'éclair et la bourrasque ? Les tempêtes sont libres.

«O Servitude ! Tu es la gelée de printemps du monde qui flétrit ses fleurs et met à nu les épines ! Mais le coeur libre, l'âme sereine, méprise la force !»

Vient ensuite la plus belle partie, peut-être, des coeurs du drame :

#### CHANT «A»

*La Liberté dit : «Que la Lumière soit !»  
et, tel le soleil des profondeurs de l'abîme,  
Athènes fut ! Autour d'elle naquirent  
Et brillèrent, ainsi que les monts à l'aurore,  
de glorieuses cités qui ne sont plus maintenant  
que cendres, ruines, oubli.*

#### CHANT «B»

*Là où les Thermopyles et l'Asope engloutirent  
la Perse, écume encore le sable.  
Vinrent ensuite, cataclysme sur cataclysme,  
La Discorde, le Macédonien et Rome :  
Et, enfin Toi !*

#### CHANT «C»

*Sanctuaires et châteaux,  
Places fortes et fortins, tous ceux  
qui vécurent et y moururent là, étaient nôtres,  
Et tiens, aussi, peut-être, et doivent périr.  
Quant à la Grèce, ses assises même  
sont bâties au dessous du reflux de la guerre,  
et solidement ancrées sur la mer cristalline  
de sa pensée et de sa pérennité.  
Ses citoyens, esprits impériaux,  
gouvernent le présent par le passé,  
Et tout ce dont l'Humanité a hérité  
porte leur marque.»*

Le poète-prophète termine son drame par le choeur suivant :

«La Grèce, qui était morte, est ressuscitée. La grande époque du monde recommence : son retour à l'âge d'or. La terre, tel un serpent, se débarrasse de son manteau hivernal. Le Ciel sourit ; les religions et les royaumes ressemblent maintenant à des ruines dans un rêve qui s'éteint.

«Une Grèce plus éclatante porte maintenant ses monts au dessus de flots plus azurés. Un nouveau Pénéé jaillit gaiement de ses sources, dans lesquelles vient se mirer l'astre du matin. Une plus fraîche vallée de Tempé fleurit et sur le sein d'une mer plus lumineuse de nouvelles Cyclades sont bercées mollement.

«De nouveaux Argonautes partis pour un nouvel exploit sillonnent la mer. Un autre Orphée rechant, aime, se lamente et meurt. Un nouvel Ulysse quitte à nouveau Calypso pour sa rive natale.

«Une Athènes nouvelle naîtra et léguera aux lointains siècles à venir, comme le coucher du soleil embrase le Ciel, l'éclat de sa jeunesse et laissera, s'il n'est pas possible à quelque chose de si éclatant de vivre, tout ce que la terre peut recevoir et tout ce que peut donner le Ciel.»

La Grèce a répondu aux espoirs du Poète. Elle a payé son tribut pour le relèvement spirituel de l'Humanité. C'est, je pense, la véritable Grande Idée sur laquelle n'ont pas de prise les succès du Hasard et les assauts du Temps.

N. CARVOUNIS

# EYNARD ET LA GRÈCE



Le grand philhellène, Jean Eynard, descendant d'une vieille famille de seigneurs galates, qui avaient fait de la Suisse leur seconde patrie, naquit le 29 Décembre 1795, à Lyon, où son père venu de Genève avait fondé une maison de banque. Durant la révolution française la famille Eynard ruinée, revint en Suisse et de là partit pour Gênes où Eynard père, aidé de ses fils, réussit à édifier une nouvelle fortune. Depuis lors Jean Eynard se distingua comme économiste et diplomate; il eut à plusieurs reprises à négocier des emprunts pour le royaume de Toscane et mit bon ordre aux finances de ce pays, il fut aussi chargé de missions diplomatiques et économiques en Toscane, ainsi qu'aux Congrès de Vienne et d'Aachen. Son activité si variée, au cours de laquelle il entra en contact avec les personnalités les plus marquantes de tous les pays d'Europe fut par la suite précieuse pour ses infatigables démarches en faveur de la Grèce. Dès le début de la Révolution grecque il s'y intéressa vivement et se mit, avec un zèle infatigable, au service de ses intérêts. Ami de Capo d'Istria, apparenté aux maîtres de la Valachie et de la Moldavie, entretenant une correspondance suivie avec tous les chefs du mouvement, il fut le pivot de tout le philhellénisme européen; c'est de lui que partaient tous les communiqués et les appels décrivant la terrible oppression dont le peuple grec était la victime, demandant l'appui des puissants, renforçant le sentiment philhellène à travers l'Europe. Dans les capitales, comme aussi dans les principales villes d'Europe, il institua des comités philhellènes qui aidèrent, richement et diversement, la Révolution durant toute la période de luttes et jusqu'à la proclamation de l'Indépendance de la Grèce. En 1826, il institua une souscription hebdomadaire qui rapporta à la fin de l'année 2 1/2 millions de francs. Depuis 1825 et jusqu'à la venue de Capo d'Istria il ne cessa d'effectuer des envois d'argent, de blé, de vivres, de munitions, s'intéressant particulièrement au ravitaillement de Missolonghi et, après sa chute, au rachat des prisonniers. La flotte grecque fut aussi l'objet de sa sollicitude, il consacra, à plusieurs

reprises, des sommes importantes à son renforcement.

L'énumération des innombrables services qu'il rendit à la Grèce serait trop longue aussi ne rapporterons-nous que les principaux d'entre eux. La prise du pouvoir par Capo d'Istria offrit à son philhellénisme l'occasion de s'exprimer avec plus d'efficacité. En effet, ce dernier eut souvent recours à Eynard et grâce à sa contribution, tant matérielle que morale, le pays commença à renaître; des gymnases furent créés, des écoles, des institutions agricoles et d'autres travaux furent entrepris dont le pays était dépourvu.

Des fragments de lettres adressées à lui par Capo d'Istria sont caractéristiques de son zèle à cet effet. Le 20 Février 1830, ce dernier accuse réception de 100.000 francs pour l'agriculture et de 600.000 francs autres qui *serviront à couvrir les frais jusqu'en Avril prochain.* Le 20 Juin 1830, *de 340.000 autres qui le mettent à l'abri pour le mois de juin et peut-être pour celui de Juillet.* Le 17 Juillet 1830, il lui écrit textuellement ceci: *Les secours que vous nous avez fait parvenir vont nous permettre de vivre dans une tranquillité relative jusqu'à fin Octobre.* Et le 9 Octobre 1830, il lui dit entre autres: *pour vous consoler et me consoler moi-même, je vous annonce que l'école de Tyrinthe, bâtie et organisée grâce à votre concours, compte déjà 30 élèves et que l'Ecole Centrale d'Egine, bâtie à vos frais et qui porte votre nom, compte plus de 300 élèves qui font des progrès surprenants.*

En 1829, Capo d'Istria, en vue de liquider certaines questions pendantes qui risquaient d'entraîner le pays vers l'anarchie, demandait à la France et à la Russie un emprunt de 1.500.000 francs et chargeait Eynard de le négocier. Cependant toute tentative fut mise en échec par le refus obstiné du ministre français des Affaires Etrangères, Prince de Polignac, qui entraîna celui de la Russie bien qu'Eynard s'offrit de verser, à lui seul, la part de la France. C'est alors que le philhellène Eynard fit au Comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, à Paris, cette réponse: *Aucune importance, M. le comte, je ferai seul ce que la France et la Russie refusent de faire* et prélevant de sa fortune la somme entière il l'envoya à Capo d'Istria sauvant ainsi, une fois de plus, la Grèce menacée par l'anarchie et la décomposition.

Eynard n'interrompit à aucun moment ses démarches en vue de stabiliser ce que la Révolution avait acquis en Grèce. Il se dépensa sans compter pour lui trouver un prince en qui cet ordre devait s'incarner. Sachant qu'un des besoins les plus urgents du pays était la fondation d'une Banque Nationale, il envoya à Capo d'Istria à cet effet, une somme de frs. 50.000, qu'il porta ensuite à 100.000, auxquels vinrent s'ajouter 50.000 autres offerts par le roi Louis de Bavière, dans la même intention. Ce premier essai ne réussit pas et l'établissement ferma

ses portes. Eynard, cependant, reprit sa tentative et voulant créer un précédent qui servirait d'exemple, il fonda vers 1837, par l'entremise de Regny, une petite banque d'Escompte, Banque Privée Eynard) au capital de 300.000 frs. qui s'occupa d'émission et d'escompte de bons du Trésor. C'est alors qu'entre en scène Georges Stavrou, premier directeur de cette banque miniature, que moyennant un taux maximum de 87 (le taux courant était de 207. - 407.) rendit tant de services au commerce naissant du pays, que les bénéficiaires demandèrent, par congrès, au gouvernement la création urgente d'une Banque Nationale sur la base du système Eynard, de préférence à toute autre soumis à cet effet. La loi du 30 Mars 1831 prévoyait la création d'une Banque Nationale au capital de 5.000.000 de drachmes réparties en 5.000 actions de 1.000 drachmes chaque. Eynard se fait acquéreur de 300 actions et souscrit à 50 des 100 destinées à la maison Rothschild. Sa correspondance avec Georges Stavrou, nommé directeur, fut dès lors volumineuse. Il ne fait pas seulement profiter l'établissement de ses précieux avis mais veille, à Paris, jusqu'à l'impression de ses imprimés. Il fut, sans conteste, la pierre d'angle de la Banque Nationale de Grèce. Tant de services joints à celui de 1827 qui aboutit à la triple alliance, de la Triple Alliance à Navarin et de Navarin à la proclamation de l'Indépendance, justifient pleinement l'éloge que Léon de Malville prononçait, en 1846, à la Chambre Française, à cette occasion, «du simple citoyen de Genève, Eynard, qui à lui seul sauva la Grèce en appelant l'Europe à son secours.» «L'appel de cet honnête homme, disait-il, réveilla les consciences et la conscience eu-

ropéenne répondit à cet appel. Son inlassable activité raffermirait la conviction de la sainteté de cette cause et lorsque l'Europe décida de sauver la Grèce, la Grèce fut sauvée.»

La Grèce reconnaissante le nomma ministre plénipotentiaire auprès de toutes les cours d'Europe et l'Assemblée Nationale de Trizini en 1827 l'honora du titre de citoyen et d'Hellène véritable. A plusieurs reprises tant Capo d'Istria, que le roi Othon ainsi que Georges Stavrou l'invitèrent à visiter la Grèce. Ses multiples occupations ne lui permirent pas de réaliser ce projet. Il répondit, d'ailleurs, à Georges Stavrou à ce sujet : «Mes occupations ne me permettent pas de répondre à vos invitations. Je pense, d'ailleurs, que je sers mieux la Grèce loin d'elle, plutôt que si je me mêlais aux luttes de ses partis.» En effet, en 1841 la Révolution Crétoise trouve en lui un fervent soutien et en 1847 ce fut lui qui versa au gouvernement anglais de Lord Palmerston la somme de 500.000 francs dont ce dernier exigeait le règlement de la part de la Grèce, la tirant ainsi d'une situation difficile.

Gardien vigilant, jusqu'au bout, des intérêts grecs, il mourut le 6 Février 1863. Honorant sa mémoire, la Banque Nationale a dressé son buste dans la salle des Réunions et dans le Jardin Royal d'Athènes, la Grèce lui a élevé un obélisque. L'Assemblée Nationale ainsi que le Gouvernement provisoire, de l'époque, adressèrent à sa veuve, par des actes officiels, la douleur et la reconnaissance du peuple grec tout entier.

R. KRAUS

## DIALOGUE DES PYRAMIDES

*Parmi vos urnes funéraires  
Vos sarcophages, vos tombeaux,  
Possédez-vous, ô Pyramides,  
L'encens, les baumes et la myrrhe,  
De quoi tremper et conserver  
De la vengeance l'épée nue?  
— Entre, ô poète, et sur le seuil,  
Dépose ton épée.*

*Possédez-vous, ô Pyramides,  
Parmi vos urnes, vos tombeaux,  
Vos bandelettes, vos encens,  
De quoi revêtir nos héros  
Afin qu'au jour de gloire — intacts,  
Ils entrent tous en leur Patrie?  
— Jusques au jour dernier  
Donne-les nous, poète — tes héros.*

*Possédez-vous, ô Pyramides,  
Un tombeau vide, un tombeau muet,  
Où déposer mon âme  
Et rendre libre ma Nation?  
— Non, pour ton âme point de tombe,  
Oeuvre, souffre, garde ta foi  
Car, immortelle, ta Patrie  
Parmi les morts n'a point sa place...*

*Parmi vos urnes funéraires,  
Vos sarcophages, vos tombeaux,  
Possédez-vous, ô Pyramides,  
Une urne où déposer  
Nos douleurs, toutes nos larmes  
Pour la Patrie versées?  
— Entre, courbe ton front  
Et donne-nous ces larmes.*

*Possédez-vous, ô Pyramides,  
Parmi vos urnes, vos tombeaux,  
De quoi loger ma Nation  
Majestueuse et crucifiée  
Pour l'endormir et la garder  
Jusques au jour dernier?  
— Porte tes baumes, fais entrer ton peuple,  
Qu'il ait ici sa tombe.*

Un poète néo-grec

## G. SÉFÉRIS



Photo Apkar

Le poète G. SÉFÉRIS

La poésie moderne est restée longtemps pour moi une terre inconnue; aujourd'hui encore, j'hésite à m'y aventurer. Mais en attendant que de meilleurs juges en entreprennent l'étude, qu'il me soit permis de consacrer quelques pages à l'oeuvre de G. Seféris, en observateur curieux du mouvement des idées et de l'évolution de la langue dans la Grèce d'après guerre.

Ce sont des poètes — Solomos, Palamas et οἱ περὶ αὐτοῦ — qui ont élevé la δημοτικὴ, la langue populaire, à la dignité de langue littéraire; mais ce sont des poètes aussi qui, durant des vingt dernières années, ont été ses plus redoutables adversaires, aussi bien ceux qui lui restaient fidèles que ceux qui la trahissaient. Les premiers faisaient tous, plus ou moins, figure d'épigones. Sous leur plume, la δημοτικὴ tendait à devenir une langue aussi conventionnelle, aussi artificielle que la καθαρεύουσα; le verbalisme, l'emphase semblaient en être désormais d'inséparables éléments. Quant à la poésie, elle s'était réfugiée chez deux auteurs qui ne se soumettaient pas à l'orthodoxie démotociste, chez Karyotakis et, avant tout, chez Cavafy. L'on comprend donc qu'un démotociste in-

transigeant comme M.P. Vlasto se soit efforcé de dénier toute force poétique à Cavafy. Mais il n'a, je crois, convaincu personne, si tant est qu'il se soit convaincu lui-même. A leur tour d'ailleurs, les pâles imitateurs de Cavafy se sont chargés de démontrer que s'il était un poète, ce n'était pas pour les emprunts qu'il faisait à la langue savante. Et il semble bien que Cavafy, comme autrefois Calves, doive rester en dehors de la grande tradition de la poésie grecque moderne.

C'est à cette tradition «classique», qui commence avec les chansons populaires et la littérature crétoise, et se continue par Solomos, Palamas, Sikélianos, que Georges Seféris se rattache. Et ce qu'il faut admirer chez lui, c'est d'avoir su y rester fidèle tout en l'enrichissant de toute l'expérience poétique des jeunes littérateurs de l'Occident, celle de France et d'Angleterre en particulier. Dans son oeuvre, aucune imitation servile, aucune transplantation hâtive. L'orientation nouvelle qu'il a donnée à la poésie grecque est le fruit d'une lente maturation intérieure. C'est ainsi que l'un des poètes qu'il admire le plus est sans doute T.S. Eliot, auquel il a consacré une pénétrante étude et dont il a traduit de nombreux fragments. Et cependant rien dans la facture de ses vers ne fait penser au poète de *The Waste Land*. Ce qu'ils ont en commun, c'est une vaste culture littéraire et une prodigieuse mémoire, et l'on pourrait appliquer à Seféris lui-même ce qu'il écrit de T.S. Eliot: «Pour lui, l'histoire n'est pas ce qui est mort, mais ce qui est vivant. Vivant, présent, contemporain». Ainsi, aux yeux de Seféris, Platon, Pline, Homère, et, tout aussi bien, Jason ou Oreste sont plus actuels et plus vivants que les ombres, les masques qu'il croise dans la rue.

Ce caractère apparaît avec une netteté particulière dans le dernier recueil de G. Seféris, *Μυθιστόρημα* (1935). Comme il l'écrit en guise de préface: «Ce sont les deux éléments qui composent le mot *Μυθιστόρημα* qui m'ont fait le choisir pour titre de ce travail: *μῦθος* parce que j'ai fait usage d'une manière assez manifeste d'une mythologie déterminée; *ιστορία*, parce que je me suis efforcé d'exprimer, avec quelque suite, un état aussi indépendant de moi que le seraient les personnages d'un roman». Et je crois bien qu'il faut prendre cette dernière déclaration cum grano salis. En effet, dès le premier poème du *Μυθιστόρημα*, Seféris fait une allusion très nette à la conclusion de sa première oeuvre, l'*Ἐρωτικὸς Λόγος* (1931), et, dans la pièce suivante, une allusion non moins claire à la Citerne, le second en date (1932), de ses grands poèmes. J'ignorais jusque à dire que le *Μυθιστόρημα* m'apparaît comme une sorte de journal du poète, mais un journal qui consignerait non des faits, mais les faisceaux d'impressions, de sentiments, de réflexions.

Les trois poèmes que nous venons de citer sont si denses que malgré leur faible volume ils donnent une idée suffisante de l'art de Seféris. Leur forme

marque une rapide évolution. Dans l'Ἐρωτικός Λόγος Séférís emploie le vers politique, le vers grec «classique», celui des chansons populaire, de l'Érotocrites, des Ἐλεύθεροι πολιορκημένοι, mais réparti en strophes de quatre vers à rimes croisées; dans la Citerne, comme Solomos dans le Lambros, comme Sikélianos dans tous ses derniers poèmes, il utilise l'hendécasyllabe dantesque, en strophes de cinq vers assonancés; enfin, dans le Μυθιστόρημα, il répudie non seulement la rime et l'assonance, mais le vers régulier, et les différentes pièces qui composent le recueil sont en prose rythmée. Pourtant sa forte personnalité assure à ses oeuvres si diverses apparemment une grande unité intérieure.

Au sujet d'un ami poète, Séférís écrivait récemment: «Il était porteur de ce sentiment assez indéfini que nous aimons chez les êtres rares qui nous aident à vivre dans notre pays et qui nous distinguent, des autres races du monde, le sentiment que je nommerais d'une expression un peu risquée.

Ce sentiment que Séférís aime à trouver chez ses compatriotes et qui caractérise effectivement les Grecs d'élite, ne saurait se définir en peu de mots. C'est une orgueilleuse fierté pour tout ce qui est «grec», sans distinction d'époques, c'est le sentiment douloureux d'une décadence, qui s'accompagne d'un mépris total pour le Grec moyen des villes; c'était aussi, avant la catastrophe d'Asie-Mineure, la foi dans la Grande idée, la renaissance de l'Empire grec d'Orient, c'est tout le tragique de l'âme du Grec d'aujourd'hui, où le plus vaste orgueil engendre le pessimisme le plus profond. C'est ce sentiment qui inspira à Palamas son *Dodécalogue du Tzigane*, à Séférís son *Μυθιστόρημα*. Et c'est pourquoi son oeuvre, malgré les influences étrangères qu'elle trahit, reste foncièrement grecque. Une page de son dernier recueil le fera voir clairement:

## ARGONAUTES

«L'âme aussi  
si elle veut se connaître  
c'est dans une âme qu'il lui faut regarder»;  
l'étranger, l'ennemi, nous l'avons vu dans le miroir.  
Les compagnons étaient de bons gars, ne se plaignant  
ni des fatigues, ni de la soif, ni des gelées,  
ils se comportaient comme les arbres et les vagues  
qui acceptent la pluie et le vent  
acceptent la nuit et le soleil  
sans changer dans le changement.  
C'étaient de braves gars, des jours entiers  
ils suivaient à la rame, les yeux baissés,  
respirant en mesure  
et leur sang rougissait une peau soumise.  
Un jour, ils ont chanté, les yeux baissés,  
en passant près de l'ilot aux figuiers de Barbarie  
vers le couchant, après le cap des chiens  
aboyeurs.  
Si elle veut se connaître, disaient-ils,  
il lui faut regarder dans une âme, .. ils disaient  
et les rames frappaient l'éclat doré des flots  
au coucher du soleil.  
Nous avons passé bien des caps, bien des îles, la mer  
qui mène à l'autre mer; des goélands, des phoques.  
Parfois des femmes infortunées à grands cris

pleuraient leurs enfants disparus  
et d'autres furieuses réclamaient le Grand Alexandre  
et des gloires englouties dans les profondeurs de l'Asie  
Nous avons mouillé sur des bords remplis de noctur-  
[nes parfums  
avec des chants d'oiseaux, et des eaux qui laissaient  
[aux mains

le souvenir d'une grande félicité,  
mais les voyages n'avaient pas de fin.  
Leurs âmes se sont confondues avec les rames et les  
[tolets,

avec la grave figure de la proue,  
le sillage du gouvernail,  
et avec l'eau qui fragmentait leur visage.  
Les compagnons sont morts un à un,  
les yeux baissés. Leurs rames  
désignent la place où ils reposent sur la grève.  
Nul ne s'en souvient plus. Justice.

Pour sentir les résonances de ce texte, il faut avoir présents à l'esprit, plus encore que l'Alcibiade de Platon, la légende même des Argonautes, le souvenir du désastre d'Asie-Mineure, la tradition populaire des marins grecs qui veut qu'une Gorgone marine s'agrippe parfois au bastingage des bateaux, posant au pilote cette question: «Vit-il, le Grand Alexandre?» Et le marin avisé, s'il ne veut pas voir la Gorgone anéantir son bateau, doit lui répondre: «Il vit et règne dans sa gloire». Il faut avoir conscience de la poignante monotonie de la vie des gens de mer, du Grec, toujours condamné à s'expatrier, à créer des colonies, pour, tôt au tard, en être chassé. Peut-être même faut-il comme le poète lui-même, «avoir vu soudain dans la lumière d'une porte qui s'est ouverte, le visage grave et soumis d'un marin». De même il faut avoir vécu en Grèce, avoir vu les Grecs rythmer leur rêverie en faisant glisser indéfiniment sous leurs doigts les grains d'ambre de leur comboloi, pour comprendre, ou du moins pour sentir, ce vers de Séférís:

la mer que je déroule et que j'enroule entre mes  
[doigts.

Car le détail le plus infime, l'impression la plus fugitive, sont souvent pour lui le point de départ, aujourd'hui oublié par lui-même peut-être, de ses poèmes les plus touffus, les plus abstraits. Semblablement, ceux de ses poèmes — l'Ἐρωτικός Λόγος, la Citerne — qui reposent sur une expérience amoureuse ne sont pas de simples chants d'amour, mais prennent une valeur métaphysique. Et avec cet humour discret qui lui est propre, Séférís a inscrit pour motto du premier ces vers de Pindare:

Il est parmi les hommes une race pleine de vanité,  
ceux qui méprisant les choses à leur portée rêvent de  
[celles qui sont au loin,  
poursuivant des fantômes de leurs chimériques es-  
[poirs.

Parfois Séférís nous fournit lui-même, à côté du poème, le fait concret autour duquel il a fini par se cristalliser. C'est ainsi que dans un essai sur Calvos,

il écrit : «Un matin de l'été passé, je lisais Calvos au cours d'une traversée sur un bateau de cabotage. Le soleil de juillet donnait en plein. Calvos m'isolait des voix des phonographes et du vacarme d'une foule des dimanches. C'était, je m'en souviens, un de ces instants où nous éprouvons l'attraction de la pierre aride et de la mer en même temps que le désir invincible d'échapper à cette maladie cutanée, que nous sommes, nous l'humanité, sur le sol de l'Attique».

Voici maintenant le poème (et notons que pour motto du Séféris a choisi ces deux vers de Rimbaud :

*Si j'ai du goût, ce n'est guère  
que pour la terre et les pierres.*

*Que cherchent donc nos âmes à voyager  
sur le pont de bateaux dégradés  
accolées à des femmes jaunes, à des enfants qui pleu-  
[rent  
sans trouver d'oubli ni avec les poissons volants  
ni avec les étoiles que montre la pointe des mats.  
Usées par les disques des gramophones  
liées malgré elles à d'inexistants pèlerinages  
murmurant des pensées tronquées de langues étran-  
[gères.*

*Que cherchent donc nos âmes à voyager  
sur ces radeaux pourris  
de port en port?  
Déplaçant des pierres brisées, respirant  
l'arôme des pins plus difficilement chaque jour,  
nageant sur les eaux de cette mer,  
sans contact*

*sans hommes  
dans une patrie qui n'est plus la nôtre  
ni la vôtre.*

*Nous le savions les îles étaient belles  
quelque part près du lieu où nous tatonnons  
un peu plus bas ou un peu plus haut  
à une infime distance.*

Je sais peu de vers dans la littérature grecque plus nostalgiques que ce dernier quatrain. Cette croyance invincible en l'existence de la beauté me semble être le contrepoids, chez Séféris de son pessimisme. Et lorsqu'il parle de l'«autre vie», de la «vie véritable», j'ai l'impression qu'il pense beaucoup plus à cette vie de l'art qu'à une hypothétique vie future.

Reprenant une pensée de Montaigne, Séféris note quelque part qu'un «suffisant» lecteur trouvera toujours dans les écrits d'autrui des choses que l'auteur n'a pas eu dessin d'y mettre. Suffisance ou plutôt insuffisance, l'image est assurément bien fragmentaire et déformée que j'esquisse ici de l'oeuvre de Séféris tel le reflet brisé par les vagues du visage de ses Argonautes. Et pourtant son oeuvre, qui, aujourd'hui encore, tient tout entière dans un mince volume, est de celles qui, dans notre âge de bestialité, sont comme

*un rythme de l'autre vie, hors des marbres  
brisés et des tragiques colonnes,  
une danse dans les lauriers-roses  
près des carrières nouvelles.*

SAMUEL BAUD BOVY



## L'INUTILE ETREINTE

*Je vous disais un jour : «Pourquoi cet air morose,  
Cette âme à la gaieté hostile et toujours close,  
Cette parole ardente et prompte à blasphémer  
A l'âge où le bonheur s'offre à qui sait aimer?  
Pourquoi ce pli rageur au bord pâli des lèvres?  
Quel démon d'insomnie au sein des nuits de fièvres  
Mit cette flamme étrange en vos yeux de velours  
Et d'un cercle rongeur vint meurtrir leurs contours?»*

*Vous m'avez répondu : «Mais rien ne m'intéresse.  
Le rire sonne faux quand l'âme est en détresse.  
Je ne sais plus aimer. Ma jeunesse aujourd'hui  
N'est qu'un vase brisé d'où le nectar a fui.  
Ma lèvre, humide encor d'amoureuses caresses,  
Se crispe et vous maudit, écoeurantes ivresses,  
Et dans mes yeux si beaux qu'ont cernés les douleurs  
La haine en s'allumant a fait tarir les pleurs.*

*Riche de tous les dons, partout la bienvenue,  
Aux jardins du passé, j'errais vierge ingénue;  
Comme des épis mûrs je moissonnais les coeurs.  
Il vint, liant mon sort à ses désirs vainqueurs,*

*L'homme aux doux mots charmeurs, aux promesses  
[sans nombre :  
Mon être s'engloutit dans sa prunelle sombre :  
Et je m'immolai toute au rêve hasardeux  
D'être à jamais heureuse en nous aimant tous deux.*

*Mais lui prit mon amour, le traîna dans sa fange.  
Ricanant il m'offrit l'adultère en échange :  
Cent fois, d'un faux espoir berçant mon abandon,  
Je promis au parjure un généreux pardon,  
Puis lasse de lutter, haletante, brisée,  
Du geste impérieux de l'épouse offensée,  
A mon persécuteur je défendis mon seuil.  
Et m'enfermai vivante en ma prison d'orgueil.*

*La femme en moi n'est plus et l'amoureuse est  
[morte.*

*Sauf vous, ami très cher, nul ne me reconforte.  
Pour les gens du hameau, je suis la dame en noir  
Dont la harpe parfois sanglote dans le soir.  
Ma beauté n'est qu'un masque et ma jeunesse un  
[piège :*

Rien ne pourra briser l'inferral sortilège  
Qui, réglant à son gré le cours égal des temps,  
Par les maux endurés me fit vieille à vingt ans.»

Et je vous écoutais. Nous longions la colline;  
C'était, il m'en souvient, l'heure où le jour décline.  
Aux cieux illuminés tendus en éventail,  
Le soleil nimbé d'or comme un saint de vitrail  
Mourait, au glas plaintif d'une cloche lointaine.  
Je pressais votre main qui se crispait hautaine  
Et vous disais, tout triste en songeant aux adieux.  
Que douter de l'amour c'est blasphémer les dieux.

«Non; rien ne meurt en nous; le cœur toujours vi-  
[vace

Se rouvre sans efforts dès que le deuil s'efface;  
Vous pleurez aujourd'hui, vous sourirez demain.  
Déjà vos doigts gantés ont frémi sous ma main,  
Le marbre se fait chair et sa froideur s'anime.  
Puisqu'un bonheur perdu dans le néant s'abîme,  
Cédez au souffle ardent qui vous entraîne ailleurs,  
Vers un amour plus doux et des plaisirs meilleurs.

Venez. L'oiseau frappeur, en grattant les troncs  
[lisses,

Peuple d'appels vibrants la paix des bois complices.  
L'ombre aux doigts lourds descend et sur les flots  
[blafards

S'ouvre l'oeil langoureux des blêmes nénufars.  
Les feux follets danseurs montent des marécages  
Et là-bas aux confins des célestes rivages,  
Guetteur du morne espace où vient mourir le vent,  
Le Mystère attardé se recueille en rêvant.

La Terre est à l'Amour, l'heure aux apothéoses.  
Pour saluer le dieu les grands lys et les roses  
Balancent mollement leurs divins encensoirs.  
Sous le rideau léger de sveltes reposoirs  
La Naiade aux yeux clairs sort des sources nacrées;  
L'écho se fait plus doux dans les forêts sacrées,  
Où de grêles pipeaux rythment comme autrefois  
La ronde des Sylvains cachés dans les sous-bois.

Les bals s'ouvrent déjà dans les cités prochaines  
Mais on respire mieux, près d'ici, sous les chênes.  
D'autres amants que nous s'y rejoindront ce soir.  
Les voici. Cachons-nous. Ils cherchent pour s'asseoir  
Les vieux troncs dévastés que hantent les chimères.  
Ils passent deux à deux et blancheurs éphémères,  
Loin des sentiers trop clairs où la lune descend,  
Comme un vol apeuré d'oiseaux vont se posant.»

Et les yeux dans les yeux, je vous disais encore  
L'ardente obsession de l'amour qui dévore  
Mes veilles, mes tourments et mes espoirs déçus.  
Vos bras en vain raidis ne vous défendaient plus;  
Je vous sentis frémir et ployer sous l'étreinte,  
Puis ce fut le silence et l'oubli, l'heure sainte,  
Où dans l'affolement d'un long baiser charmeur,  
La voix faible s'enroue, un instant vibre, et meurt...

«Reste. Oh! ne t'en vas pas. La nature épuisée  
Ne s'endort qu'à regrets dans l'ivresse apaisée  
D'un désir jamais las, que décuple la nuit.  
Mais ton bras me repousse et ta bouche me fuit;  
J'ai peur; l'ombre est menteuse, et livide est la  
[plaine,

Et sous le double éclair de tes yeux pleins de haine  
Tout mon bonheur s'écroule ainsi qu'un vain décor.  
Hélas! De ton passé tu te souviens encor!»

«Moi? Pour l'éternité je suis ta prisonnière.  
J'ai commis aujourd'hui ma sottise dernière  
Et ta présence même ajoute à mon tourment.  
Si j'estimais l'ami je déteste l'amant.  
Porte ailleurs tes serments, cherche qui les écoute!  
O poète enjôleur, va-t-en, poursuis ta route,  
Et qu'une autre me venge et te rende en mépris  
Cet infâmant baiser dont ma honte est le prix!

Ne serre pas ma main. Reste ou tu es. Recule.  
Au désir insensé qui m'obsède et me brûle  
Je ne céderai plus. Va. Tu me fais horreur.  
Le passé m'a reprise et je sens, ô terreur  
Ses griffes en ma chair. Vers l'époux infidèle,  
Vers mon Maître et mon Roi le remords me rappelle.  
Hélas! Même en tes bras je ne songeais qu'à lui;  
Je le haïssais hier, mais je l'aime aujourd'hui»...

ALIX CONDOR



## POÈMES

I

Dans la foule qui m'entouronne  
Où parfois je me surprends à vivre  
De quelle vie suis-je donc la cible?  
Et quel est-il ce dur mystère  
Qui me fait douter de moi  
Au point de ne pouvoir comprendre  
Si c'est moi qui suis avec les autres  
Ou bien les autres avec moi!

II

Jour si clair jour si dur  
Qui t'embourbes dans tes lumières  
Où donc est ta réalité?  
De quel aride espoir berces-tu  
Ces apparences où nous ne sommes  
Qu'un reflet de notre rêve?  
Jour fertile en contre-sens  
Jour difficile ou rien n'existe  
Puisqu'en toi hormis ton mystère  
Tout est toujours à recommencer.

Ivo BARBITCH

## SI J'ÉTAIS A VOTRE PLACE

Vos amies ont dû vous dire souvent, quand elles vous voyaient hésiter à prendre une décision. «Moi, si j'étais à votre place je sais bien ce que je ferais.» Et vous l'avez sû vous mêmes quelques instants plus tard, sans avoir eu besoin de le demander. Car les êtres humains, d'ordinaire si avarés de ce qui leur appartient, se montrent volontiers prodigues quand il s'agit de leur expérience. Ce serait croire qu'elle ne leur a rien coûté. Vous avez certainement observé que même ceux qui vous disent: «je n'ai pas de conseil à vous donner», vous en donnent un aussitôt, voire plusieurs...

Cette générosité, bien entendu, n'est nullement désintéressée. On en retire une bénéfice d'amour propre, le plaisir de pouvoir dire, ou bien: «Vous voyez que j'avais raison!» ou bien: «Ah! si vous m'aviez écoutée!» Peser sur les actes de son prochain, faire de sa vie une sorte de territoire sous mandat, que l'on administre à sa guise, est un jeu d'autant plus agréable qu'on n'y risque rien. Car même si vous devez vous mordre les doigts d'avoir suivi mes conseils, je n'aurai aucune peine, vous le pensez bien, à vous montrer sur quel point essentiel une fâcheuse inspiration vous a fait dévier de la ligne que je vous avais tracée.

«Si j'étais à votre place...» N'avez vous pas envie, quand vous entendez cette proposition, de vous lever et de dire à votre interlocutrice: «Qu'à cela ne tienne, prenez-là. Je reviendrai quand vous aurez tout arrangé...» Malheureusement, personne n'a jamais poussé la complaisance jusqu'à s'offrir à réaliser cet intérim qui reste toujours du domaine de l'hypothèse.

Il y a paraît-il, dans l'Olympe, des Parques laborieuses qui, tout le long du jour et de la nuit, sans observer la loi de huit heures ni le repos hebdomadaire, filent notre destinée et tricotent pour nous selon leur fantaisie, tantôt un confortable pull-over, tantôt une tunique de Nessus. Si vous étiez à leur place je sais bien ce que vous feriez, chères amies, car vous êtes bonnes. Vous auriez pitié des pauvres créatures humaines et n'emploieriez pour vos travaux d'aiguille que la douce laine du bonheur. Mais les Parques sont si jalouses de leurs prérogatives que nul n'a seulement jamais su où trouver leur atelier, ni chez quel fournisseur elles commandent leur fil. Elles ne sont pas bêtes et savent bien qu'un coup d'Etat serait trop facile, si l'on venait à connaître l'emplacement de leur Central fatidique.

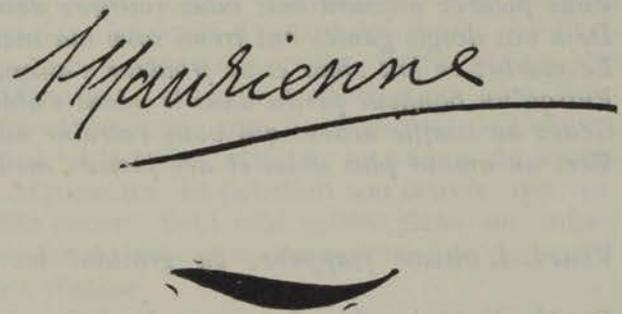
Elles n'admettent pas davantage la substitution entre leurs clients. Bien que les destins qu'elles nous préparent aient souvent un assez vilain aspect de confection, c'est toujours en réalité du «sur mesure». Je ne pourrais pas mettre votre tricot, je le ferais craquer, encore que je sois plutôt maigre. Quant au mien, il ne vous irait pas.

Comme tout serait simple si l'on pouvait, dans

notre situation embarrassante, mettre quelqu'un à sa place, une sorte de dépanneur, spécialiste des cas difficiles qui recevrait de nous carte blanche pour débrouiller l'écheveau de nos soucis, pendant que nous lirions un roman policier Les vacances de la fatalité, voilà bien, pour quiconque se sent une âme de dictateur, la première réforme à instituer en ce monde!...

«Si j'étais à votre place...» ai-je dit souvent au bon Dieu. Mais il ne m'a jamais écoutée. Il ne veut en faire qu'à sa tête.

Maurienne



## POÈMES

### I

*Eurydice Eurydice doux frère  
Les chemins enneigés ne mènent plus  
Vers la verte maison de nos printemps  
Il faudra lever l'ancre et naviguer  
Vers le rivage où nos berceaux tremblèrent  
Là tout l'été fleurit l'humble asphodèle  
Et lourde ainsi qu'une lampe courbée  
Interroge le sol sur les ténèbres*

### II

*Lorsque venait l'hiver les antilopes  
Au lieu de fuir les fontaines glacées  
Se retrouvaient sur les vitres captives  
Où l'aube réprimait leurs fols ébats  
Le souffle des enfants créait le songe  
Inattendu de ces bêtes dociles  
Et le gel merveilleux à leurs appels  
Recomposait des jardins diaphanes.*

ARSÈNE YERGATH

Lettres Néo-Grecques

## ZACHARIE PAPANTONIOU



Buste de Z. PAPANTONIOU  
par le sculpteur C. DIMITRIADIS

*Zacharie Papantoniou*: Auteur grec né à Carpenission en 1877. C'est là qu'il vécut jusqu'en 1890; il se rendit ensuite à Athènes où il fit d'abord des études de médecine mais attiré bientôt par le journalisme il suivit sa vocation et ne tarda pas à devenir rédacteur de deux grands quotidiens de la capitale. En même temps il s'adonnait à la peinture. En 1908, Papantoniou fut envoyé à Paris comme correspondant de presse. Il rentra à Athènes en 1911, fut nommé préfet en 1912, enfin, en 1918 le poste de conservateur de la Pinacothèque Nationale lui fut confié. Il devenait en même temps professeur à l'École des Beaux-Arts.

Comme peintre, Papantoniou connut un succès mérité par son réel talent. Mais depuis 1911 il s'était limité à la critique de la peinture, genre dans lequel il était passé maître, reconnu par tous comme une véritable autorité.

L'oeuvre littéraire de Zacharie Papantoniou est fort riche. Il a écrit des poèmes que caractérise une élégante simplicité la concision ainsi qu'une légère nuance de pessimisme. Puis, deux volumes de nouvelles, des études sur le Mont Athos, sur la Grèce au temps d'Othon, un livre de lecture et un volume de poésies pour enfants etc. etc.

Ses études historiques sont excellentes à tous les points de vue. Nommé membre de l'Académie d'Athènes en 1938, Papantoniou mourut quelque temps après, au début de l'année 1940.

## LE CHEVAL

La charrette revenait des abattoirs, transportant un boeuf égorgé renversé sur le dos.

Sur la bête étaient assis, côte à côte un homme brun à la barbe poivre et sel et un jeune garçon : le voiturier et son fils.

Lentement, sur un rythme hésitant, le véhicule roulait dans la sérénité environnante.

C'était en Avril; le soir tombait déjà et tout autour s'allumaient les lumières. Le fouet qui, de temps à autre, venait effleurer les flancs du cheval comme pour s'amuser à le taquiner, n'était plus qu'un bout de corde tout effiloché, suffisant à prouver combien le charretier devait aimer sa bête. Tout le long de la montée, des abattoirs jusqu'à la ville, pas un juron ! pas un ordre ! Simplement, pour stimuler son cheval il répétait d'une voix caressante : Hue ! Kyrko. En avant ! Kyrko. Et c'est ainsi que l'animal gravissait la côte, traînant après lui la voiture, le boeuf égorgé et les deux hommes.

— «Vois-tu», dit à son fils le vieux voiturier en crachant sa chique, il n'y a pas de doute, ce brave Kyrko a de l'amour-propre. Mets-toi cela bien en tête lorsque tu t'avisas parfois de le frapper. Il ne faut jamais battre une bête, tu m'entends ! c'est une créature du Bon Dieu. Et un cheval comme celui-là, où trouver son pareil ? Il est notre gagne-pain. Grâce à lui nous arrivons tous à vivre : ta mère, tes frères, toi et moi.

Tous les huit. Tu diras peut-être que c'est moi qui trime. Oui, mais Kyrko d'abord. C'est un travailleur, il vient de Serbie. Nous nous sommes endettés pour l'acheter; tu n'es pas au courant de ces choses, toi, mon garçon.

Quelques instants s'écoulèrent. L'enfant s'amusa à tirailler la queue du boeuf. Le père cracha encore une fois sa chique et marmotta : «Pouah ! quel poison !» Puis il reprit : — C'est comme je te dis. Que de charrettes pleines de pierres n'a-t-il pas traî-

nées, ce brave Kyrko ! Aucun cheval n'en a ramené autant des carrières. Douze drachmes par jour ! Il nous a sauvés. Et à Pentéli (1) donc ! Tout ce marbre qu'il a transporté quand nous n'avions pas encore de voiture à nous... On le mettait à l'attelage et fallait voir comme il tirait ! Des tas de marbre... Tiens ! des blocs hauts comme ça, des blocs énormes pour sculpter des statues. Dieu sait pourtant s'il était farouche ! Néanmoins il m'a pris en sympathie. Ici, sur le Lycabète, un autre que moi aurait pu avoir des tas d'embêtements pour descendre cette pente. Mais je lui parle... Il suffit de lui dire : Kyrko ! et aussitôt il comprend... Il devine tout... Tout ! Nos soucis, notre misère... Crois-moi ! il se rend même compte que je suis malade». Le véhicule roulait pesamment, secouant les deux occupants et le boeuf égorgé. Après quelques minutes le vieil homme reprit :

— «Ecoute, mon garçon, un de ces jours le cheval et la charrette seront entre tes mains. Moi je suis malade, tu sais que mes reins me font mal. Tiens ! un beau matin je n'arriverai pas à reprendre le dessus. Le médecin m'a dit de lâcher mon travail... Et que faire donc ? Ce n'est pas en chômant qu'on arrive à nourrir huit personnes, une famille entière ! Où en sommes-nous réduits maintenant ! A transporter de l'abattoir les bêtes égorgées à raison de deux drachmes et demie par jour ! Que faire ? Comment monter jusqu'aux carrières quand on traîne une carcasse malade !

Et ta soeur... Si pâle... Si épuisée ! Eh ! oui, mon garçon, as-tu remarqué dans quel état elle se trouve ? Tout cela exige des soins chez les médecins et beaucoup d'argent. Nous sommes des miséreux, m'entends-tu ? Il faut que tu te mettes à la besogne. Ne fais pas comme ton vaurien de frère aîné qui n'a rien trouvé de mieux que de monter sur les planches et d'installer un Guignol à Vintsi (2). Dieu le punira, celui-là ! Toi, mon enfant, efforce-toi de me rempla-

cer à la tâche. Tu prendras le cheval et vous irez de nouveau dans les carrières pour y gagner notre vie. Ah ! qu'enfin je guérisse ! Et puisse ta mère ne plus laver en journée ! Et que Viénio (3) retrouve ses bonnes couleurs au lieu de tousser comme elle le fait, la pauvre fille ! Elle tousse, elle tousse continuellement, entends-tu ? Tiens ! voici ce que tu vas faire : descends, prends les rênes et conduis Kyrko. Termine avec lui cette montée. Allons ! doucement... caresse-lui le cou. Hue ! Kyrko...

Le gamin sauta à terre, saisit la bride et se mit à tirer. Le vieil homme enveloppa d'un regard attendri la souple silhouette de l'enfant qui, d'une main ferme retenait les rênes. C'était son fils... son successeur. Il deviendrait un jour un maître charretier ; pour y arriver, il faut être robuste. Ah ! travailler dans les carrières est un rude métier !

Le véhicule passa devant un de ces ex-votos enchâssés dans la pierre, au bord des routes, par la piété des gens. A sa vue le vieillard souleva son chapeau de paille et se signa dans l'obscurité. Il était malade, impotent, néanmoins ce ne fut pas à ces propres misères qu'il songea en faisant le signe de la croix :

— « Mon Dieu ! » implora-t-il, « que ma fille ne tousse plus ! Et que mon gars que voici prenne en mains la charrette et le cheval. Quant à moi, qu'il soit fait selon ta volonté... »

Il se rappela alors les logis qu'ils habitaient — une misérable mesure dans le quartier pauvre de la Tour des Vents — ses enfants qui criaient, sa femme courbée sur une seille et lavant sans relâche... sa fille malade et le médecin qui ordonnait des remèdes, de l'air pur, des bains... Toutes sortes de choses auxquelles il ne fallait même pas penser !

Il songea à tout cela... au grand tort qu'il avait eu de se marier alors qu'il n'était plus jeune et à la faute encore plus impardonnable d'avoir mis au monde six enfants ! Pour alléger sa conscience il se dit : « C'est la volonté de Dieu. Patience ! Puis, des deux mains il comprima ses reins ténaillés par la douleur... »

\*\*\*

La charrette se trouvait déjà à un point fort avancé de la ville lorsque brusquement quelqu'un cria :

— « Halte ! »

La voix venait de loin et le voiturier ne se rendit pas compte que c'était à lui que s'adressait cet ordre. Mais le « halte » fut répété. La voiture s'arrêta. Trois artilleurs et un caporal, le fusil à l'épaule s'approchèrent :

— « Allons ! descends » commanda le caporal.

— « Est-ce à moi que tu parles ? »

— « A toi bien sûr, mon brave. Descends et ne perdons pas de temps ! »

— « Pourquoi faut-il que je descende ? »

— « Ah ! tu as envie de bavarder, hein ? Eh ! bien voilà : on va remiser ta charrette à la caserne. Ordre a été donné de mobiliser... Tu n'es donc pas au courant de la nouvelle ? »

— « Mobiliser ?... »

— « Mais oui, parfaitement ! Réquisition ! Allons ! Aide-nous donc à décharger. Qu'y a-t-il dans ta charrette ? »

— « Un boeuf entier. »

— « Eh ! bien, jette le à terre. »

— « Comment ! là, dans la rue ! Mais voyons, mon garçon, ça n'est pas possible, je dois le porter au marché, je suis payé pour ça... »

— « Qui parle de salaire, mon brave homme, quand le régiment part ce soir ? Tu plaisantes ! »

— « Mais... explique-moi... Comment peut-on prendre à quelqu'un son cheval, comme ça, dans la rue ? C'est la loi ?... »

— « Bon ! Il me faut à présent expliquer les articles de la loi ! Hé ! vous, les autres, venez donner un coup de main par ici. Dépêchons-nous !... » Les soldats grimpèrent sur les roues. A eux trois ils traînèrent le boeuf hors de la charette. La masse sombre s'éroula pesamment sur le trottoir.

— « Allons ! marche », dit le caporal. Toi, mon brave, tu vas te rendre là-bas. »

— « La-bas ? Où donc ? »

— « A la caserne. Tu prendras ta fiche. Et après la guerre, si guerre il y a, ou plutôt après la mobilisation, tu viendras chercher ton cheval et ta charrette. Si la bête est tuée, tu seras indemnisé par l'Etat. »

Le vieil homme posa son regard sur le boeuf qui gisait là, sur la chaussée. Puis, s'adressant à son fils, il murmura :

— « Attends-moi ici jusqu'à ce que je revienne. »

L'enfant s'assit sur la bête tandis que le voiturier, sans ajouter un mot, emboîtait le pas derrière sa charette. Pendant qu'ils marchaient tous ainsi, en silence, un des soldats se retourna et voulut expliquer :

— « Donner à la patrie tout ce qu'on possède est le devoir de chacun, mon brave. »

— « Qui dit le contraire ? » riposta le vieil homme après un moment de réflexion. « Tout pour la patrie, c'est entendu, mais aussi que faire lorsque le Bon Dieu s'avise de vous donner six enfants ? Et ce misérable coeur qui bat dans nos poitrines est-il de pierre pour ne pas souffrir ? C'est un coeur après tout ! »

— « Caravassi ! Allons, dépêche-toi », ordonna le caporal au soldat qui conduisait le cheval

On arriva à la caserne et le véhicule fut remisé dans la cour après force hue ! et dia !

Le régiment se trouvait dans la fièvre des préparatifs. Les réservistes sautaient et dansaient, mettant tout le voisinage en émoi. Les chansons, les vieux refrains oubliés vibraient maintenant, tout remplis d'allégresse et jamais, dans aucune fête comme dans aucun cabaret, leurs accents n'avaient retenti plus joyeux.

Le vieil homme écoutait... Il suivait en même temps du regard le tourbillon frénétique de la danse, le corps frémissant du conscrit qui, plein d'enthousiasme, menait la ronde en lançant en l'air son képi. A travers tous ces chants on percevait mille bruits divers : la marche pressée des godillots neufs, les ordres lancés à pleine voix, les marteaux clouant activement les caisses, le chargement des fardeaux, le piaffement des chevaux, les injonctions exaspérées, les allées et venues, toutes sortes de rumeurs qui se fondaient pour devenir le halètement profond d'une armée mobilisée.

Des civils en quête de proches parents entraient à tout moment et lançaient un nom à la foule. Des

femmes accompagnaient le conscrit qui, perdu dans un uniforme beaucoup trop large s'en allait chercher son havresac. Quelques hommes tenaient un drapeau; un prêtre, la poitrine garnie de cartouchières entrecroisées, prêchait pour le Christ et pour la liberté. Sous un reverbère un réserviste lisait son journal, un autre écrivait au crayon sur son genou. Tout en dansant, quelques-uns chantaient à tue-tête :

« On mobilise et jusque chez eux — On vient chercher les réservistes — Pour les mener à Ste Sophie — Les mères en pleurant — se séparent de leurs enfants. »

Au milieu de tout ce vacarme, des ombres enlacées se glissent près du mur et protégées par la nuit environnante s'étreignent avec désespoir. Des paroles montent aux lèvres, entrecoupées de sanglots. Adieux qu'accompagne le silence de la Mort. Des mains ridées serrent les corps juvéniles passionnément, comme on étreint un souvenir, une image fugitive, quelque chose qui va disparaître à jamais. Les larmes coulent des yeux et mouillent les mouchoirs. On croirait entendre un baiser, les battements d'un cœur prêt à se rompre...

Le vieillard était seul dans toute cette foule. Il ne connaissait personne et personne ne le connaissait. Là-bas se trouvaient alignées plusieurs charrettes parmi lesquelles était aussi la sienne. Il avança de ce côté. Kyrko, à sa vue, leva la tête et souffla de toute la force de ses larges naseaux. Le vieil homme étendit vers lui ses deux mains et le saisit au cou :

— « Je ne te reverrai plus, brave ouvrier ! mon pallicare ! Et dire qu'à la maison on ne sait rien ! Et que ni ta maîtresse, ni Viénio ne se doutent de ce qui se passe ! Tu comprends... une famille entière va te perdre. Pars, mon Kyrko, que Dieu te garde... Mais pourquoi faut-il que ce soit en ce moment alors que j'allais te céder à mon fils pour que tu retournes avec lui aux carrières ? Ah ! comprends-tu ? Te rappelles-tu toutes ces charrettes pleines que nous avons traînées ensemble ! Hue ! dia ! t'en souviens-tu ? Hue ! dia ! Tout est fini à présent. On va t'emmener. Et Dieu sait où tu t'en iras mourir en soldat ! Kyrko, mon Kyrko, ah ! dans quel état tu nous laisses !

Un militaire s'approcha :

— « Eh ! bien, mon brave, en as-tu encore pour longtemps ? Va chercher ton numéro. »

Le vieillard pénétra dans un des bureaux, prit le papier qu'on lui tendit et machinalement le glissa sur sa poitrine. Il se retrouva dans la rue... Lentement, tête baissée, il se dirigea vers l'endroit où son fils était resté à l'attendre...

Des gens s'en revenaient seuls de la caserne mais entre tous, plus seul encore était le vieil homme qui cheminait lentement dans la foule...

ZACHARIE PAPANTONIOU

Traduit par Athina. J. Pappa.

x Montagne de l'Attique où se trouvent des carrières de marbre.

x Vintsi ; Quartier près d'Athènes.

x Vienio : Diminutif d'Eugénie.



## ATTENTE

*De ton palais léger offert à l'Atlantique  
Tu contemplais jadis la course du soleil.  
Les beaux chevaux venaient sur ta coupole antique  
Comme sonnait l'airain intense de l'éveil.  
D'un jour lent et trompeur défaisant le mystère,  
Tu nous montrais l'espoir prisonnier du cristal  
Et les ailes d'argent qui passaient sur la terre,  
Des sommets enivrants le cortège fatal.*

*Nous vîmes sur ta bouche un instant entr'ouverte  
Le sourire mortel de l'épouse aux flambeaux  
Et la pierre d'amour sur ta poitrine inerte,  
Plus belle abandonnée aux marbres des tombeaux.  
Les chants des verts bosquets, les frêles cantilènes  
Dont les airs étaient pleins de la nuit qui venait,  
Célébraient la paresse émouvante des plaines  
Et les trésors éteints que l'ombre détenait.*

*Retourne les miroirs et leurs fausses images,  
Car seul l'envers est vrai de néant tout empreint.  
Ouvre à nos cœurs blessés les portes de leurs cages  
Et leur donne le sel de l'espace marin  
Et leur donne la vague et la lumière nue  
Et le balancement des coques sur la mer,  
Car leur soif de pitié trop longtemps contenue  
Souhaite le pardon de ton baiser amer.*

*Un taureau t'a portée aux rives de la fable  
Et, folle, tu voyais l'écume te couvrir,  
Or maintenant le sang de ton rêve t'accable  
Et tu cherches un lit suprême pour mourir.  
Femme, tes bras déserts ont des beautés étranges.  
Statue inassouvie au val du souvenir,  
Tu te complais aux lieux que chérissent les anges  
Et ton spectre effacé n'ose plus revenir.*

*Au lieu de ce soleil, au lieu de ces étoiles,  
Nous aimerons l'Esprit qui veille sur ta nuit,  
Nous interrogerons le secret de ses voiles,  
Plus fermés que la Mort, plus sereins que l'Ennui.  
Au front toujours caché nous chercherons à lire  
Ce que nous réservait la carrière du Temps.  
Peut-être saurons-nous si le destin est pire  
Qui franchit la montagne à son faite éclatant.*

*Peut-être verrons-nous les palmes de l'aurore  
S'avancer sur la route aux pavés oubliés  
Et le franc messenger que nos âmes implorent  
Apparaître soudain entre les grands piliers.  
Peut-être verrons-nous sur la plage du vide  
Les ailes palpiter de fantômes haineux  
Et l'ombre du soleil illuminer, perfide,  
Un monde de terreur aux charmes vénénéux.*

CONSTANTIN MAVROMICHALIS

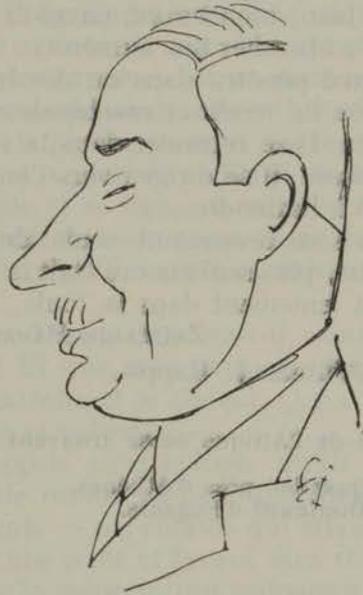
# TOUT SEULS

Il entendait sa femme monter l'escalier. Son pas résonnait au milieu de la solitude et du silence de la maison.

Quand il la vit entrer, il abaissa la main qui tenait son front et il lui dit, en simulant l'indifférence :

— Allons donc ! Apporte le lait.

— Oui, oui, voilà ! lui répondit-elle, en lui jetant un regard et elle se dirigea vers la cuisine.



DEMOSIHÈNE VOUTYRAS  
(Croquis de Sopho)

Il se retourna, aperçut la porte d'une chambre obscure ; puis il regarda ensuite tout autour les meubles et les tableaux. Il n'entendait que la tranquillité et le silence ; il hocha à tête.

Dans la cuisine, on entendit le bruit que produisait un objet en cuivre qui roulait. Mais il lui sembla que ce bruit se perdait aussitôt dans le silence de la maison.

Le calme était revenu. La lumière de la lampe jouait, remuait. Les tableaux, les vieux meubles semblaient attentifs et la porte ouverte lui montrait la chambre obscure, déserte.

Un pas. Sa femme revenait. Elle s'approcha de la table en portant deux tasses et les y déposa. Elle plaça ensuite l'une d'elles devant son mari avec une tranche de pain et prit un siège elle aussi.

Le vieux se tourna de son côté, puis il regarda tout autour et dit :

— Où est donc la chatte ?

— Je ne sais pas. Elle doit être dehors !

Maintenant il aurait voulu la chatte, alors qu'autrefois, il la chassait à coups de pied, il aurait voulu qu'elle fut là elle aussi... Ils buvaient leur lait en silence.

— Qu'as-tu ? lui demanda peu après sa femme. Moi ? Rien ! Que veux-tu que j'aie ?

— Mais pourquoi ne causes-tu pas ?

— Et toi, pourquoi ne causes-tu pas ?

— Toi qui autrefois n'arrêtais pas.

— Autrefois ! Maintenant je ne puis plus !

— C'est bien. Ils doivent être maintenant en train de voyager.

— Oui, oui, ils doivent voyager !

— Ils vont se mettre à table !

Il ne répondit pas. Ils restèrent silencieux.

— Mais pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il peu après.

— Moi ? Que dis-tu là, mon ami ? Bah ! Ne t'inquiètes pas ! Je pleure ! Mais nous avons de la joie et de la peine ? Si je reste ainsi sans dire un mot ? C'est que je suis bouleversée, anéantie.

Ils avaient fini de boire leur lait et ils restaient là pensifs et silencieux. Le vieux tourna tout à coup la tête et commença à pleurer. Sa femme, au lieu de l'interroger, se mit à pleurer elle aussi.

Mais elle s'arrêta rapidement.

— Bah ! Pourquoi nous tourmenter ! Finis donc ! N'allons pas leur porter malheur ! Ne nous inquiétons pas ! Qu'ils fassent bon voyage ! Je le leur souhaite ! Arrête donc et ne leur porte pas malchance.

— Non, non ! Mais je ne pleure pas parce que je crains un malheur. Si je pleure, dit-il sans parvenir à maîtriser ses larmes, c'est, vois-tu, parce que nous restons seuls ! Voilà pourquoi je pleure. C'est sur nous que je pleure !

Elle hocha doucement la tête et son regard se porta ailleurs, dans le vide.

— Oui, oui, fit-elle. Puis après comme si elle reprenait courage :

— Mais il fallait nous y attendre, mon pauvre vieux ! Pouvait-elle toujours rester auprès de nous ?

Et lui, après avoir séché ses larmes, restait là, remuant doucement la tête.

— Oui, oui, tu as raison ! Il fallait qu'elle parte, elle était en âge de partir !

— Eh, elle reviendra et nous la reverrons !

— Ah, oui, oui.

Ils restèrent silencieux.

— Te la rappelles-tu enfant avec ses petits cheveux coupés ? Quand elle nous volait du sucre ?

— Et ça te mettait en colère !

— Mais pouvais-je la laisser faire ? Nous étions pauvres alors. Moi...

— Te rappelles-tu que, quand tu as commencé à avoir des cheveux blancs, elle te les a teints, pendant ton sommeil avec de l'encre bleue ? Elle ne voulait pas que tu aies des cheveux blancs.

Les vieux se mirent à rire.

— La petite folle !...

— Quel bon temps c'était alors ! dit-il.

Oui, c'est vrai, c'était le bon temps.

— Comme elle était gracieuse.

— Mais elle n'a pas changé même en grandissant !...

Le vieux ne répondit pas et ils restèrent silencieux.

La vieille fit un mouvement et se leva.

— C'est comme cela, mon vieux, lui dit-elle. Maintenant elle a grandi, elle a même fini de gran-

dir. Elle aura sa maison, son ménage. Pourquoi moi et toi?...

Elle prit les tasses et se retira.

Le vieux resta seul.

Souvent il avait songé à cela, se disait-il en lui-même. Il y avait pensé depuis de nombreuses années. Souvent quand il voyait sa fille grandir, il aurait désiré revenir au temps où elle était petite toute petite. Et ce désir lui venait à la pensée que l'amour ne tarderait pas à s'emparer d'elle, qu'elle deviendrait une femme et aurait une maison à elle et qu'aus sitôt que ce désir lui viendrait, elle commencerait à considérer la maison paternelle comme une prison, qui deviendrait plus dure pour elle à mesure qu'elle y resterait davantage et qu'alors elle attendrait celui qui l'en ferait sortir comme un libérateur.

La vieille revint le trouver quand il était encore plongé au milieu de ces pensées. Elle avait retrouvé son calme. Elle se tourna et le regarda.

— Pourquoi me regardes-tu? lui demanda-t-il?

— Je disais que tu ne devrais pas faire tout cela ni te causer tant de chagrin, lui répondit-elle? Viens, j'ai préparé le lit. Va te coucher. Voilà le moment où ils vont être heureux! Nous...

Il ne répondit rien. Il se leva et la tête penchée,

il se dirigea vers la chambre à coucher, pendant que la vieille desservait la table et remettait les chaises en place.

Arrivé dans la chambre, il vit que la fenêtre était ouverte et il songea à fermer les volets.

Son regard se fixa sur un astre qui allait disparaître derrière la montagne et il s'arrêta à le regarder. Il se rappela alors qu'il voyait cet astre à cette même place autrefois et qu'il s'y intéressait étant enfant et même quand il était jeune homme dans la maison de son père et que souvent la nuit il se mettait à la fenêtre. Cependant depuis son mariage, jamais plus il n'y avait prêté attention, jamais!

Et voilà maintenant, après tant d'années, qu'il le revoyait et qu'il s'y intéressait. Et lui, à une telle distance, alors qu'il était plongé dans la lutte pour l'existence et dans les soucis, continuait son chemin, brillait au dessus de la montagne et puis disparaissait.

Et c'est ainsi, pensait le vieux avec amertume, c'est ainsi qu'il en serait, quand il ne serait plus là; ce même astre continuerait son chemin et brillerait là au dessus de la montagne.

DEMOSTHÈNE VOUTYRAS

(Trad. du Néo-grec)

## EN GRÈCE

*Ecoute si tu veux, puisque nous nous aimons,  
Nous allons tous les deux fuir par delà les monts;  
Nous irons sous le ciel de Grèce, où sont les muses.  
Tu verras, toi qu'un rien charme, toi qui l'amuses  
Du vol d'un papillon, comment les aigles font  
Quand ils planent autour du firmament profond;  
Tu verras par moments le fronton blans d'un temple,  
Avec la modestie auguste de l'exemple,  
Se montrer à demi derrière un bois vermeil;  
Tu verras l'aloès étaler au soleil  
Des petits lacs de pluie aux pointes de ses feuilles;  
Toi qui souvent, pensive et pure, te recueilles,  
Toi qui soupîres, toi qui songes, toi qui vois  
Tu prêteras l'oreille à des sauvages voix,  
Et tu te pencheras sur des échos sublimes;  
Car c'est l'altier pays des gouffres et des cimes,  
Belle, et le coeur de l'homme y revient oublieux  
De tout ce qui n'est pas l'aurore et les hauts lieux;  
Et tu seras bien là, toi radieuse et fière;  
Tu seras à mon ombre et moi dans ta lumière.*

*Viens; devant la splendeur de cet horizon bleu,  
Nous sentirons en nous croître dans l'ombre un dieu;  
Viens; nous nous aimerons dans ces fiers paysages  
Comme s'aimaient jadis les belles et les sages,  
Comme Socrate aimait Aspasia aux seins nus,  
Comme Eschyle, le chanfre immense, aimait Vénus,  
Dans l'extase sereine et sainte, dans l'ivresse,  
L'héroïsme, la joie et l'espoir; car la Grèce,  
Terre où dans le réel l'idéal se confond,  
Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.*

*Oh! l'amour, le superbe amour, c'est le mystère!  
Dieu manquerait au ciel s'il manquait à la terre,  
Car la création n'est qu'un vaste baiser;  
Aimer, c'est le moyen de Dieu pour apaiser,  
C'est le coeur qui nous crée et l'âme qui nous sauve;  
Car l'hostie et l'hymen, et l'autel et l'alcôve  
Ont chacun un rayon sacré du même jour;  
La prière est la soeur tremblante de l'amour;  
Qui prie adore, aimer, c'est prier une femme;  
Les deux lumières sont au fond la même flamme.  
Belle au tendre regard, ce que nous demandons  
Aux baisers, aux transports brûlants, aux abandons  
S'achevant en sommeil dans les bras l'un de l'autre,  
C'est ce que demandait aux tonnerres l'apôtre;  
C'est ce que dans Tharais, dans Thèbes, dans Ombos  
Le prophète éperdu demandait aux tombeaux,  
La révélation, l'éternité, la vie!  
A la suite d'une âme être une âme ravie,  
Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher,  
Apercevoir un astre à travers une chair,  
Voir à travers le coeur humain l'âme divine,  
Achever ce qu'en voit avec ce qu'on devine,  
C'est croire, c'est aimer. Par Eve l'homme naît.  
La femme est vers le ciel tournée, et ce qui n'est  
Que parfum dans la rose est encens dans la femme.  
Adorons.*

*Nous irons au pays du dictame,  
Du laurier, et de l'arbre à palmes, cher aux dieux;  
Lieux bénis où le vent reste mélodieux  
A force d'avoir mis son souffle dans les lyres.*

O femme, ô fier oeil noir qui m'emplit de délires,  
Viens montrer à ce ciel de Grèce ton éclair,  
Viens montrer à Paros le marbre de ta chair;  
Toi, la Vénus nouvelle, à la Vénus ancienne  
Viens te comparer! toi, cette Parisienne  
Céleste, qui s'habille avec un goût profond,  
Qui livre et cache, donne et reprend, sait à fond  
L'art de la transparence enivrante, et câline,  
Mes yeux ardents avec la blanche mousseline,  
Belle, viens compléter Athènes avec Paris.  
O toi qui souffres, plains, consoles et souris,

Je t'aime. Tu me fais l'effet d'une harmonie  
Ecluse d'on ne sait quelque harpe infinie.  
N'es-tu pas l'esprit simple et calme? N'as-tu pas  
Un rythme obscur et doux dans chacun de tes pas?  
Galatée est lascive et Lesbie impudique;  
Toi, même au bain, jamais ta chasteté n'abdique,  
Ta beauté tremble et flotte au gré du flot mouvant,  
Mais tu fuis si le bruit des feuilles dans le vent  
Eveille le souci de pudeur qui t'obsède,  
Et toute l'épaisseur de l'eau te viens un aide  
Ainsi qu'une nuée au secours d'un rayon;  
Naiade, tu craindrais un regard d'alcyon.  
Tu dis: Mon coeur demeure innocent; puisqu'on  
[m'aime!

Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre; et, même  
Dans les ravissements de l'amour accepté,  
Tu restes la candeur, étant la volupté.  
Parfois tu viens, muette et grave, sous l'yeuse  
T'asseoir, puis te voilà subitement joyeuse,  
Tu te mets à chanter quelque chanson d'enfant,  
Et j'écoute, attendri, ton rire triomphant.  
Oh! quel être charmant que celui qui varie  
Tantôt son chant plaintif jusqu'au refrain railleur,  
Et qui, soudain, quittant pour le hallier en fleur  
L'empyrée où l'esprit en plein azur s'enfoncé,  
Terrestre et cependant aérien, renonce  
Au vol de l'ange et prend les ailes de l'oiseau!

Ta taille a la souplesse aimable du roseau;  
Un lueur errante emplit ton sourcil sombre,  
Comme si l'âme allait et venait dans cette ombre;  
Il semble que Dieu met un ange à ton côté;  
Tu m'éblouis; parfois je crois, fleur de beauté,  
Entendre autour de toi des murmures d'abeille.  
Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille,  
Comme dans leur vieux cloître autrefois les nonnains  
Faire un tas de petits chefs-d'oeuvre féminins,  
Je t'admire, et je crois voir l'aube qui se lève  
On a beau tout rêver, tu dépasses le rêve;  
Ton oeil promet l'amour, ton coeur donne le ciel.  
Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,  
Sans faire de reproche à l'ombre, toi l'étoile.  
Une musique sort, comme à travers un voile;  
De ta beauté naïve et farouche à la fois;  
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond du  
[bois;

Tu sembles une note adorable ajoutée  
Au concert qu'ici bas l'âme écoute enchantée;  
Car la femme est de tout le divin complément,  
Car dans l'hymne éternel rien n'est faux, rien ne  
[ment,  
Et la nature, voix profonde, chante juste.

Viens, nous habiterons un coin de terre auguste  
Que je connais; un fleuve est dans ce paradis,  
C'est le Diras, torrent superbe, qui jadis  
Sortit de terre afin de secourir Hercule;  
Puis, jusqu'à l'horizon si le regard recule,  
On voit le Sphchius, sorti des mêmes monts  
Que le Diras, hanté par les mêmes démons,  
Qui serpente et qui va se perdre aux mers de Crète;  
Puis thélos, devant qui le tonnerre s'arrête,  
Car c'est là qu'autrefois fronçant leurs noirs sourcils  
Les grands amphictyons songeaient, en cercle assis.

VICTOR HUGO

(La Légende des Siècles)

## CHRONIQUE DES LIVRES

AHMED RASSIM, *L'Ermite de l'Attaka* (Poèmes)  
Ed. de La Semaine Egyptienne, Le Caire.

Ahmed Rassim, continue de recueillir pour nous les confidences de tous les fantômes de lui-même qui sont peut-être plus réels que lui. Son dernier poème est l'histoire de la Montagne au coeur brisé.

Ahmed Rassim dont la manière est proche de celle de Philippe Souppault et des poètes arabes ensemble, nous révèle un nouveau sentier de lumière, où des formes nues se sont faites femme pour lui, encore aveuglé d'ombre....

Et l'ermite dit:

«Mais pourquoi me parles-tu sans cesse de cette femme?»

Cette femme est toute chaude, elle est peut-être demain, ce que nous aurons de meilleur...

J'aime Ahmed Rassim pour tout ce qu'il n'aime pas...

Il semble venir de très loin, nous confier à l'oreille une vérité éclatante. Il n'a pas peur de la vie qui met fin à tout. Pour lui, l'ombre et la lumière sont comme un unique visage dont la bouche absente ne cesse plus d'épeler son nom.

Et pour cette bouche il fait jouer tout un univers qui est comme son visage à lui.

Le poème d'Ahmed Rassim est édité par Stavro Stavrinou, dont nous ne dirons jamais assez l'inlassable dévouement aux lettres françaises d'Egypte et toute la reconnaissance que nous lui devons.

EDMOND JABES

## “AH, LA BELLE CHOSE QUE DE SAVOIR QUELQUE CHOSE!”

Mon ami Marcel, avec cette amabilité gentiment exhubérante de la jeunesse quand elle sait qu'on l'approuvera :

— Cher Maître, j'en ai une bien bonne pour vous, qui nous répétiez si souvent «non pas beaucoup de choses, mais beaucoup».

— «Non multa sed multum.» C'est plus clair. Eh bien?

— Voici. Mon frère récitait hier à l'examen l'Isolation.

«Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,

Je promène au hasard mes regards sur la plaine...

Croiriez-vous qu'on lui demanda de donner le nom de cette «montagne» et de désigner cette plaine? C'est ahurissant.

— Cela vous surprend-il? Comme un candidat disait que Lecomte de Lisle était né à La Réunion, une réponse aussi vague parut insuffisante. «Dans quelle ville?» «A Saint-Denis.» — Non, monsieur.» — Saint-Pierre lui revenant à l'esprit il l'y fit naître. Nouvelle erreur! Ne connaissant que ces deux villes, le malheureux ne savait plus à quel saint se vouer. On lui nomma Saint-Paul.

— Et quand ç'eût été Saint-Pierre?

— Et quand ç'eût été Saint-Denis? — Mais revenons à votre jeune frère. Le juge minutieux que vous accusez de l'avoir interloqué avait sans doute sous les yeux une de ces éditions où l'on entasse, bien qu'elles soient à l'usage des seuls écoliers, le plus de faits, le plus de dates, le plus de noms, le plus de tout, le plus de n'importe quoi.

— Cela tient de la place comme le soulier de l'Auvergnat... — qui du moins s'en plaignait... Les yeux du pauvre examinateur — le martyr, dans ces examens, n'est pas celui qu'on pense — seront tombés sur quelque note inepte: nom de la colline, orientation par rapport à telle localité, que sais-je? Questions toutes trouvées. On mordille n'importe quoi, fut-ce un crayon — quand on est énervé. Je serais plus sévère pour les annotateurs de ces éditions scolaires. Ils sont presque toujours en possession des plus hauts grades universitaires. Mais on est de son temps. La mode est aux textes farcis de topographie, entrelardés de variantes insignifiantes. On a sa hotte, on la remplit. Je relisais, ces jours-ci, la Mare au Diable: on indique aux collégiens les cotes du cadastre où se trouve la mare ensorcelée, et l'on ajoute que sa profondeur peut être de 1 m. 50.

— C'est un moyen de montrer ce qu'il y a de profond dans ce texte.

— Vous êtes parfois insupportable... Il y a pis encore que ces remarques saugrenues. On offre aujourd'hui aux lycéens pour renfort de potage... — comme disait Nicole — les Synchronismes. A propos du Repas ridicule, et comme entrée en matière, ainsi que l'on disait jadis...

— Ou comme entrée simplement, puisqu'on va dîner...

— Vous êtes exaspérant; je ne puis cependant vous gronder, car vous avez encore raison: comme entrée, ainsi que vous dites, ou comme apéritif, on nous sert la peste de Londres. Je m'en souviendrai longtemps. Mais entrons dans cette librairie. Cherchez-moi, dans ces brochures d'un beau violet universitaire, les Satires de Boileau. Bon. Prenez le Repas ridicule et lisez. Vous l'avez, la peste?

— Ma foi, oui.

— Que trouvez-vous encore?

Et le jeune homme éberlué — il aurait fallu voir les accents circonflexes de ses sourcils — lut, avec des points d'interrogation plein la voix: «... Commencement de la colonnade du Louvre... Ouverture de la manufacture des glaces de Saint-Gobain... Mort du peintre Poussin et du mathématicien Fermat... Création

du Journal des Savants.»

— Le rapport?

— Vous êtes bien curieux.

— Oh! la Satire sur les Femmes? On peut voir les synchronismes?

— Cela ne manquera pas, je pense, d'être divertissant.

— En effet: cela commence bien. «Ce qui se passait à la même époque:

Les Anglais bombardent Dieppe, le Havre, Dunkerque.»

— Donnez-moi maintenant, je vous prie, dans ces petits volumes reliés en vert aux titres reluisants, l'Anthologie des Romanciers du 19<sup>ème</sup> siècle. C'est cela. Donnez. Me souvenant de quelques notes extravagantes, je feuilletai le petit volume... Le Rouge et le Noir. Vous l'avez lu?

— Assurément.

— Eh bien, tenez, prenez ici.

— «Parti d'un fait divers emprunté à la chronique criminelle de son temps, le crime passionnel d'Anthoin Berthet qui, dans l'église d'un petit village de l'Isère, avait tiré deux coups de pistolet sans la tuer sur une femme qu'il aimait, et qui, condamné à mort, fut exécuté le 23 février 1828...» — Admirez ces précisions. Quelle conscience!

— Ces renseignements seraient mieux à leur place dans un acte judiciaire.

— Vous parlez d'or. Aimez-vous Loti?

— Oh! cette question!

— Cherchez Loti. Lisez ceci:

— «Le Roman d'un Spahi». Publié dans la Nouvelle Revue, sous le titre: «Le Spahi», le livre parut la même année en librairie sous son titre définitif.»

— Et sur Madame Chrysanthème:

— «La scène du roman se passe à Nagasaki, où le cuirassé «la Triomphante», à bord duquel se trouvait le lieutenant de vaisseau Julien Viaud, relâcha du 8 juillet au 12 août 1885.» Une page du journal du bord.

— On ne saurait mieux dire. Donnez-moi votre livre. Vous souvenez-vous de Germinie Lacerteux?

— Un livre d'humanité. Les vieux sous qui sentaient la sueur.

— Ecoutez-bien: «C'est très exactement le 8 mai 1864 que les Goncourt ont observé, carnet de notes en main, les alentours de la barrière de Clignancourt, qui forment le décor de ce chapitre.»

— On ne dit pas, au cas où la nuit les aurait surpris avant qu'ils aient achevé leur enquête, «s'il y avait de la lune ou s'il n'y en avait pas.»

— Vous allez trop vite. On n'a pas encore fait intervenir la lune dans l'histoire littéraire. Mais l'Observatoire de Paris a déjà été mis à contribution pour éclaircir un point obscur de la biographie de Victor Hugo.

— L'Observatoire?

— Parfaitement. Un historien méticuleux s'était mis en tête de savoir si c'est dans la nuit du 3 au 4 ou dans celle du 4 au 5 septembre 1833 que Victor Hugo rencontra Juliette Drouet. Il faut vous dire que le Poète, avec une inconscience qui paraît aujourd'hui scandaleuse, dans les nombreux billets qu'il envoyait à son amie pour les anniversaires de leur première rencontre rappelait indifféremment la nuit du 3, du 4 ou du 5. Dieu merci, notre chercheur trouva, dans un de ces petits mots, une allusion à la pluie qui tombait alors.

— Mais ne voulez-vous pas vérifier votre supposition au sujet de la Montagne dans l'Isolation?

— Eh, mon Dieu! Je n'y pensais plus.

Quand on m'eut remis le petit recueil, je le passai à notre jeune frondeur qui me l'arracha presque des mains.

— Ça y est! Vous avez deviné!

«Souvent sur la montagne... — 3 —

— 3 — Le Mont du Craz, qui domine Milly à l'Ouest et dont quelques chênes couronnent le sommet rocheux et nu.»

— «Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!»

— Mais, en vérité, vous êtes étonnant. C'est un fait que certains de nos pédagogues pensent exactement comme Monsieur Jourdain.

J'achetai la brochure pour mon petit musée des Horreurs pédagogiques. Et, pensant tout haut, car, penser pour soi seul, c'est mettre un abat-jour à sa chandelle: Ces petits livres si prétentieux sous leurs dehors modestes peuvent faire bien du mal aux écoliers trop confiants, servilement dociles, tout à fait capables de se fourrer dans la tête cet absurde fatras. Il se peut que leur esprit en soit faussé pour toujours. Il est de ces jeunes gens « d'heureuse mémoire, attendant le jugement », comme on lit sur les tombes: «*beati memoria, expectantes judicium*».

— La plaisanterie est bonne.

— Je dirai même qu'elle est excellente: c'est Payot, un pédagogue de ferme bon sens qui l'a faite.

— Puis-je, à mon tour, me permettre un citation? C'est un texte de Goethe qu'on nous fit traduire au lycée. Le poète se désolait que de braves gens prissent tant de peine à rechercher où, quand, à quel propos ses poèmes avaient été composés. «*Ils devraient être bien contents, disait-il, que j'aie enlevé à ces poésies ce qu'elles ont de particulier, que j'en aie dégagé l'idée générale, afin de leur permettre de les recevoir aisément dans leur cœur et dans leur imagination.*»

— Il convient de rester longtemps sur cette pensée. Adieu.

LÉON DESDOUITS



## JE N'IRAI PAS BIEN LOIN...

*Je n'irai pas bien loin:  
Jusqu'au seuil, sur la porte,  
Et le parfum des foins  
Que la brise transporte  
Vaudra myrrhe et benjoin.*

*Je n'aurai pour flambeau  
Que la clarté lunaire  
Accrochant au linteau  
Ses grappes de lumière  
Comme des gouttes d'eau.*

*Je n'aurai pour chanson  
Que le cri monotone  
Et strident des grillons  
Que va cacher l'automne  
Au creux blond des sillons.*

*Puis je refermerai  
Ma porte sur le monde  
Pour qu'en mon cœur secret  
Doucement se confondent  
Tous ces dons éthérés.*

LOUIS OVIDE

## MABROUKA

La fête bat son plein. Autour des colonnes en granit rouge découpant la salle austère en rectangle, les planches mobiles des tables ploient sous les lourdes viandes rôties en plein air. Les convives mordent à belles dents dans cette chair croustillante avec une voracité de bêtes du désert. Ce sont des chefs de tribus nomades récemment soumis au sultan du pays limitrophe. En bon diplomate, ce dernier, trop vieux, avait chargé l'héritier du trône de présider le festin en leur honneur. Au milieu de la rumeur réjouissante et brutale des voix, les farouches invités oubliaient leur vie de brigandage où ces jours derniers encore ils ont failli y laisser leur peau. Maintenant qu'ils se gorgent de mets savoureux, que le vin coule à flots, qu'ils se bercent au son des violons monocordes, leur être n'éprouve plus que le besoin de se détendre dans un bien-être animal illimité.

Des volutes d'encens embaument l'air sous les arcades où des lampes à huile éclairent vaguement la frise aux inscriptions coraniques. Des panneaux de moucharabiehs masquent, au-dessus, la plus grande partie du plafond en voûte. C'est là, derrière ces sombres dentelles en bois, que les femmes du harem étouffent des soupirs à la vue de tant de vigoureux et imposants gaillards.

Ibn Daoud fils trône parmi eux. Une ample pélerine de damas rouge recouvre ses pesantes épaules de buffle. Il broie et dévore tout ce qu'on lui sert avec des grimaces de gorille. Les chefs de tribus se poussent du coude en admiration devant ce prince dont la glotonnerie offre un témoignage de sa puissance.

Cependant Ibn Daoud fils, après s'être rincé la bouche à l'eau de rose, frappe du poing sur un gong tenu par un eunuque. Puis, dans le silence où l'on perçoit tout à coup le crépitement des lampes à huile, il s'écrie :

— Complétons, ô chefs fidèles, ce mémorable banquet par l'exhibition des plus séduisantes danseuses du palais.

— Vive le sultan ! gronde-t-on aussitôt de toutes parts. Gloire au noble descendant d'Ibn Daoud le Grand !

Les bédouins, en état presque d'ébriété, échan- gent des bourrades dans les côtes tandis que les danseuses-acrobates fascinent déjà leur regard par la diversité de leurs figures. Elles composent une pyramide frémissante qui, en s'effondrant se transforme en un énorme bracelet au milieu duquel surgit finalement Mabrouka, la favorite du palais.

A l'exemple de Salomé, elle sème au vent, des voiles multicolores qui découvrent peu à peu sa parfaite nudité de marbre antique. Durant cette danse, le mouvement lascif et ondoyant du ventre évoque jusqu'au délire, la volupté suprême pendant que les bras tentent, comme des serpents, de s'arracher au reste du corps.

Les convives, ensorcelés, exhalent longuement leur plaisir à chaque silence de la flûte. Mabrouka aurait dansé des nuits entières sans que leur extase en eût pati. Mais Ibn Daoud fils soudain poussé par une idée obscène, bat les mains.

— Approche, Mabrouka ! rugit-il.

Paupières baissées, la danseuse va se prosterner devant les babouches du prince redouté. Celui-ci indique du doigt la rangée de tables où tels des cochons, aussi repus qu'abrutis, se tiennent les chefs bédouin.

— Va ! dit-il.

Elle se redresse et siffle entre les dents.

— Gare à qui me touche !

Néanmoins, pour ces rudes hommes en bambouche, cette belle fille provocante représente une déesse de l'amour livrée à leur charnelle convoitise. Hier encore pillers de caravanes, elle éveille en eux, la rivalité qui les avait opposés lors de partage de quelque butin. Le regard méchant, la joue en feu, Mabrouka toutefois avance en répandant parmi l'assistance un lourd parfum de rose mêlé à une odeur de chair non moins troublante. Mais personne n'y ose porter la main. Arrivée au bout de l'immense galerie, elle s'apprête à revenir sur ses pas lorsque, à la stupéfaction générale, Ibn Daoud fils tonne de sa voix canaille :

— Allez-y, mes braves. Le morceau en vaut le coup.

Une terrible rumeur se produit alors soulignée par des cris d'indignation. Que signifie pareil droit ? Faut-il en abuser ? N'est-ce pas plutôt un guet-apens ? Le sultan ne les incite-t-il point à commettre un sacrilège afin de disposer à sa guise de leur vie et de leurs biens ?

— Est-ce possible, Altesse ? risque enfin un jeune guerrier.

— Obéissez à ce que j'ordonne. C'est écrit. *Mektoub !*

Comme une formule magique, ce dernier mot libère les consciences. Un géant balafre s'empare, le premier, de la danseuse qui bientôt se débat au milieu d'une horde de mâles surexcités. La malheureuse essaye en vain de se soustraire aux bras sans nombre de la pieuvre.

— Fils de chiens ! jure-t-elle. Vous me payerez ça.

Tout à coup une nuée de petites négresses s'abatent, des quatre coins de la salle, sur les bédouins et plantent leurs dents élimées dans leurs mollets jusqu'à ce qu'ils aient de douleur lâché leur proie.

Mabrouka portée sur un divan, respire à peine. Les jeunes esclaves la massent, la frottent d'onguents, lui lissent la chevelure.

Soudain le gong retentit de nouveau, implacable. Plusieurs janissaires entourent Ibn Daoud fils qui les jambes croisées sous lui, grince des mâchoires.

— Ramassez-moi cette impertinente racaille, hurle-t-il, et administrez-lui une exemplaire et ultime correction. Leur maîtresse recevra, à leur suite, trente-cinq coups de fouet.

L'ordre barbare est accueilli par des cris de terreur. Mais les gardes du palais ont tôt fait de terrasser les esclaves piaillantes.

— Suivons-les, crie le prince aux hôtes ébahis. La fête continue.

Tout ce monde agité descend alors, pêle-mêle, l'escalier central, traverse la galerie des sphynx et oblique à droite pour déboucher dans une tour aux parois chargées d'instruments de torture. Au fonds, deux battants s'ouvrent sur une pièce plus basse où s'alignent des espèces de civières, planches patinées de crasse et de sang. On y attache les jeunes esclaves et, sur un signe du maître, le fouet claque dru sur les corps qui se raidissent. L'aide bourreau verse en dernier lieu, de l'huile bouillante sur les plaies. Les petites négresses semblent ainsi succomber à leurs propres râles.

Pourtant les chefs de tribus assistent impassibles à cette flagellation collective d'êtres qui, à leur yeux, valent moins qu'une dizaine de bonnes brebis. Impatients, ils attendent le tour de la farouche Mabrouka. Enfin son nom est crié. Deux gardes lui saisissent les poignets qu'ils fixent à l'immense anneau mural. La cravache flexible du bourreau zèbre son dos de stries profondes. Mais Mabrouka se retient de gémir ou même de bouger. Seuls le cou et les épaules trahissent l'effort surhumain pour tolérer le supplice.

Ceux qui étaient accourus afin de jouir des lamentations et des souffrances de la belle courtisane, demeurent consternés par son héroïque attitude. Tout à coup l'étonnante créature bondit sur place, se délivre de ses attaches et le coutelas arraché d'un janissaire en main, elle fonce sur le prince héritier. L'arme sabre le front bovin et pénètre dans la graisse molle du ventre.

— Fille de putain ! s'exclame le fils d'Ibn Daoud mortellement atteint.

Et tandis que l'image de Mabrouka vengée, vacille encore devant son regard, voilé, il ajoute :

— Que mes esclaves possèdent la coupable. Qu'ils la livrent ensuite aux chacals du désert.

Le lendemain, par décret du sultan père, la tête de la criminelle tomba sous la hache. Mais on n'avait porté sur le billot que le fantoche déchiqueté de ce qui fut l'admirable et altière Mabrouka.

L. PADOUX



Tête d'Enfant

par

ALBERT POMMIER

# PAGES GRECO-NAPOLÉONIENNES

Notre ami d'Athènes, M. Spyridion Pappas qui, en d'autres travaux historiques, s'est occupé à l'occasion du Centenaire du «Retour des Cendres», de réunir tout ce qui a été publié en grec sur la Légende Napoléonienne, nous envoie la page suivante tirée d'un recueil d'impressions parisiennes paru en 1926 sous le titre «LES DIEUX ATTRISTES» et dont l'auteur est un publiciste hellène de talent M. COSTA ATHANATOS.

\*\*\*

Un N majuscule est le leit-motiv décoratif de Tout-Paris. Une seule lettre. A peine est-on sorti de chez soi qu'on la rencontre partout: sur la façade des musées, sur les frontons des palais, sur les arcs des ponts: Point n'est besoin de beaucoup de perspicacité pour deviner ce que cette initiale signifie. Car, immédiatement surgissent à l'esprit: le Petit Chapeau, une mèche recourbée sur un front puissant, une tête penchée en avant, deux yeux sombres, une main aux doigts dans les entournures du gilet, une culotte blanche fraîchement repassée, un corps un peu en-dessous de la moyenne: LUI, NAPOLEON.

Le Corse à cheveux plats qui, d'un seul regard, entraînait à sa suite des légions d'hommes, qui magnétisait le globe terrestre au galop de son cheval, exerce encore et exercera toujours la puissance de sa fascination sur l'Humanité tout entière. La Peinture, depuis cent-cinquante ans, n'a cessé de reproduire ses traits et, même aujourd'hui, les vitrines des librairies regorgent d'ouvrages qui parlent de sa vie, de ses hauts faits, de son Siècle, tandis que partout, les salles des musées évoquent son impressionnant souvenir.

La France républicaine, grande dame, déborde d'amour et de respect pour la mémoire de l'Empereur. En sa personne elle accumule toute sa gloire. Et tous ceux qui cheminent aux alentours de la Colonne Vendôme, se découvrent dévotement devant cette sublime incarnation de la volonté individuelle.

Le titre de Grand a été jugé trop petit pour Lui. On ne l'appelle plus ni Bonaparte, ni Napoléon. Une seule lettre suffit à le vouer à l'admiration des foules: «N» qui symbolise à la fois son nom et son prénom. Par Bonaparte, chacun entend le Petit Caporal, l'Etranger, l'inconnu, l'officier sans fortune, le vainqueur, le héros, le législateur. Et, par Napoléon, le monarque tout-puissant, le doux Tyran, le Français, par excellence, le charmeur, le martyr, le saint. Autour de ces deux périodes historiques gravitent tout un art, toute une littérature, toute une légende. Sous ces deux aspects, sa figure apparaît en tous lieux. A chaque pas on distingue la forte empreinte de sa personnalité, les traces qu'a laissées son mémorable passage sur cette terre.

Tous les rois de France, sans exception, ont à leur époque doté Paris d'un ou plusieurs édifices, plus magnifiques les uns que les autres. Mais, presque tous ont été ensevelis dans la nuit des temps. Napoléon, lui aussi, n'a pas manqué à cette souveraine tradition de la bâtisse et s'il en avait eu le loisir, les monuments de son règne eussent été encore plus nombreux. Mais n'en aurait-il laissé aucun que son souvenir serait quand même demeuré impérissable car, en parlant, il a laissé quelque chose de plus: son souffle. Et c'est ce souffle qui anime toujours les Parisiens car si ses prédécesseurs et ses successeurs ont élevé des monuments, Lui a soulevé des mondes et son Moi lui a tenu lieu de pourpre royale.

Dans toutes les oeuvres picturales qui ornent Versailles ou Fontainebleau, au milieu de tous ses généraux chamarrés d'or, il apparaît petit, effacé, presque humble et, pourtant, dans ce brillant décor, on ne voit que lui. Lui seul attire tous les regards.

Je l'ai vu aux Invalides entouré de trophées sécu-

lares, de drapeaux troués de balles et noirs de poudre, dans un tombeau circulaire et profond comme un puits et, à la lueur d'un pâle rayon de soleil qui s'infiltrait à travers les vitraux colorés, j'ai fui de crainte de le voir se dresser incontinent, comme le jour où, soudain il est revenu de l'île d'Elbe plein d'une ardeur nouvelle et de nouveaux espoirs. Quelque part, sur une toile on voit un Louis XVIII gros et gras fuyant à l'annonce de son retour. C'est ce même sentiment de panique qui m'a étreint et m'a obligé de quitter ces lieux tout imprégnés de Lui.

Je l'ai revu à Versailles dans un tableau ou, plutôt, dans une suite de tableaux qui le représentent assis et plongé dans ses rêveries à Austerlitz, assombri à Waterloo, inquiet à Wagram, insensible à la vue des neiges de Russie et de l'incendie de Moscou, compatissant au chevet des pestiférés et souriant aux enfants que des mères avides de gloire jetaient dans ses bras. Je l'ai vu à Fontainebleau assis sur son trône à l'heure où le Pape lui offre la couronne. Je l'ai revu au moment du Sacre. Mais ce que j'ai surtout vu en lui, c'est le poète, le créateur, le visionnaire, le génie. On prétend que c'est lui qui a inspiré à Nietzsche son surhomme, mais son destin a voulu qu'il fut soldat...

L'Histoire s'est méprise sur son compte car quelque carrière qu'il eût embrassée, il eût quand même conquis le monde, parce qu'il était FORT. Il lui suffisait d'une minute de réflexion pour gagner dix batailles. Il détenait le secret de la suggestion. Il décidait et agissait en un clin d'oeil. Il est ridicule de le comparer à tout autre capitaine, car ce n'est pas un adversaire qui l'a vaincu. Il s'était mis à dos toute une époque et il l'a momentanément domptée. Mais l'époque, prenant sa revanche, l'enchaîna aussi loin qu'elle put. Cela ne s'appelle pas une défaite. S'il était parvenu à s'échapper de Sainte-Hélène et à débarquer sur un point quelconque de la terre ferme, l'Univers aurait été de nouveau à ses pieds.

Il a affaibli la France par quinze années de guerres consécutives. Des villes et des villages entiers étaient remplis de boiteux et de manchots, d'aveugles et de paralytiques. Et, pourtant, cette France mutilée l'adorait et avait gravé dans le tréfonds de son coeur, comme maintenant sur le marbre, un «N», Lui.

J'ai vu au Louvre sa couronne aux mille diamants et aux Invalides ses ossements en tas. Mais, entre ces deux vanités, symboles de son apogée et de sa fin, il existe quelque chose de beaucoup plus humain, quelque chose qui parle à l'âme. A Malmaison, dans un petit château champêtre, au milieu des fleurs dont la couleur réjouit et la senteur embaume, il y a un banc gauchi, aux planches moisies et aux clous rouillés qui rappelle la Sainte-Croix. C'est assis sur ce banc qu'il a passé les dernières heures de son exil sur un îlot perdu de l'Atlantique. C'est sur ce banc que, seul, abandonné de tous, sans pourpre et sans armées, il a donné libre cours à ses pensées, à ses souvenirs effacés, étiolés, tel un lion entre les barreaux de sa cage. C'est là qu'il est devenu plus grand qu'il ne le fut jamais sur les champs de bataille, car c'est sur ce banc qu'il a... pleuré.

Un jour, au plus beaux temps de son triomphe, un de ses vieux compagnons d'armes alla le voir aux Tuileries.

— «Que veux-tu? lui dit Napoléon d'un ton bourru. Le soldat au garde à vous et sans voix se bornait à regarder son Empereur.

Alors Napoléon, furieux de son silence, le fit sortir presque à coups de pieds, mais non sans lui dire: «Animal, tu veux donc me faire pleurer?»

Ainsi s'exprimait-il car, à pareils moments, il était au comble de l'émotion. Un peu plus et il se serait jeté dans les bras du soldat. S'il le maltraita c'est qu'à

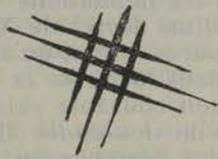
cet instant précis son âme était en proie à mille sentiments contradictoires.

C'est pourquoi j'ai contemplé avec amour le banc gauchi de Sainte-Hélène.

Napoléon ne m'a paru vraiment grand que sur ce vieux banc de l'exil aux planches moisies et aux clous rouillés! parce qu'il m'a semblé voir l'étincelle de ses yeux obscurcie par la Douleur et une auréole éternelle faite des perles de ses larmes couronner sa tête....

COSTAS ATHANATOS

(Adapté du grec moderne par Spyridion Pappas)



## INVITATION AU VOYAGE

Tout est changé, Mimi depuis Murger. Tout est changé, même tes chansons. C'est que tu as perdu ta seule richesse: ta sincérité. Et, n'étant pas sincère, tu ne peux plus être gaie. Hélas! tes chansons ne chantent plus le fol amour. Car, pour naître et s'épanouir, l'amour a besoin de coeurs crédules. Ton sourire n'évoque plus le printemps. Car il n'y a ni soleil ni chaleur dans ta pauvre âme. Ta pensée, jadis volage (car tu aimais les papillons et les petites bêtes des champs), aujourd'hui s'embourgeoise. L'expérience l'a coupé les ailes. Mais tu ne penses même pas à folâtrer. Car ton intelligence t'a appris à dédaigner les aventures fatales à la vie facile et terre à terre à laquelle tu aspirés. Car il te faut, ma chère, du réel, du pondérable. Hier encore, un petit cadeau (une paire de bas, par exemple) ou seulement un madrigal accompagné d'un sourire te faisait frissonner de joie et préludait à une passion des plus mouvementées. Aujourd'hui, pour te convaincre (et encore, ce n'est pas certain) il faut d'abord aller à la mairie, signer des papiers et entendre la Marche Nuptiale. Mais Mimi, en attendant l'«affaire sérieuse» qui ne vient pas ou qui tarde à venir, ta pauvre beauté à des millions d'exemplaires pâlit et tu perds la vie en laissant passer le «jeune homme» pas trop sérieux» qui passe. Mimi, ma pauvre Mimi, toi qui penses trop à demain et pas assez à aujourd'hui, penses-tu un peu à tes rêves d'antan?

Moi aussi, Mimi, j'ai changé. Je n'ai plus mon bel enthousiasme de naguère. Je suis né sans doute très savant, et la vie, la terrible vie matérielle, m'accapare. Je ne sais plus parler d'amour. Car, que peut Cupidon contre la Bourse des Valeurs? Et comment me débarrasser de ces baillons: le travail quotidien, les soucis et, surtout, la peur de rater le «train de l'Avenir.» Hélas! Mimi, je suis devenu trop sérieux. Mimi, ma pauvre Mimi, tu ne peux plus être Mimi et je ne peux plus être Rodolphe!

Mais, est-il vrai, Mimi, que le Rêve est mort en nous? Est-il vrai que nous n'avons plus de jeunesse? Est-il vrai que nous n'accomplirons jamais les beaux voyages qui bercèrent notre enfance? Est-il vrai que la belle vie, la vie folle, restera à jamais enfermée dans un passé que sans cesse nous regretterons? A quoi bon vivre alors si on ne peut vivre follement? Mimi, ma pauvre Mimi, nous n'avons même pas de larmes pour pleurer ce que nous avons perdu!

Cependant, veux-tu, Mimi, pour cette nuit seulement (car qui sait si j'en aurai le temps une autre fois), m'aider à réveiller la Chimère qui sommeille en nous! Mimi, c'est Rodolphe qui te parle. Lève-toi. Ce n'est pas le moment de dormir. Regarde. Je t'ai appor-

té une bouteille de bon vin, un bifteck et deux belles pommes rouges. T'as pas besoin d'ouvrir de grands yeux. Mimi, je viens de taper le «proprio». Mange! Bois! Bois encore, bois!...

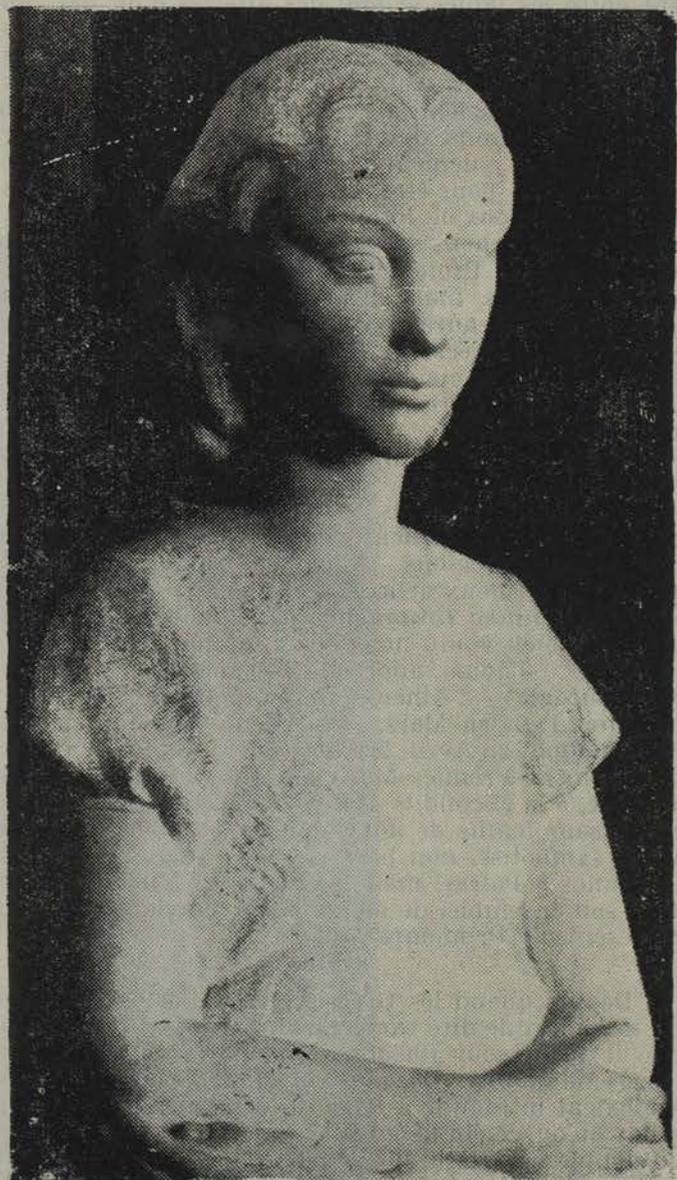
Voyons!... Quel voyage allons-nous faire? Quel itinéraire allons-nous suivre? Irons-nous à Naples ou à Venise? Tu préférerais peut-être Capri? Non. Nice? Non plus. Où donc veux-tu aller, Nulle part... Ah! je vois, tu voudrais seulement remonter le Boulevard. Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite. Ton ange gardien, dis-tu, est la Tour Eiffel. Restons. Moi-même je n'ai plus envie de partir.

Dieu est témoin, cependant, que j'étais plein de bonne volonté. Cet échec m'attriste, Mimi. C'était pour nous l'occasion (excuse cette expression un peu trop courante) ou jamais de sortir de notre Vie. Je voulais tenter avec toi quelque chose d'extraordinaire: partir tous les deux à califourchon sur la Chimère. Nous voilà de nouveau par terre. Qui te tendra la main? Qui me tendra la main?

Ma pauvre Mimi, adieu!

A. KHÉDRY

## AU XXI<sup>e</sup> SALON DU CAIRE



G. SCALET.- Buste d'enfant  
œuvre très remarquée au Salon du Caire

# PROTOMAIA

Il ne s'agit ici ni de la Fête Ouvrière du Premier Mai, ni de la Fête Socialiste d'origine étrangère, célébrée pour la première fois en Grèce en 1894, mais du Premier Mai fêté en Grèce depuis un temps immémorial et auquel la «*Semaine des Fleurs*» organisée ces dernières années par le Ministère de la Capitale, avait donné un regain d'actualité, que la guerre n'a pas permis de célébrer cette année.

\* \* \*

La Fête du Premier Mai (en grec: «*Protomaïa*») était presque la seule fête populaire dénuée de tout caractère religieux et qui ne relève que du seul culte de la Nature, vestige de l'Antiquité.

A Athènes, (pas cette année bien entendu), la nuit qui précède ce grand jour, suivant un exode en masse vers la campagne. Tous les citoyens quittaient le centre de la ville pour les jardins de la banlieue où chacun s'en allait cueillir le «*mai*», c'est-à-dire des roses, des œillets et des giroflées et, la cueillette une fois terminée, déguster dans les guinguettes des environs force «*cocoretsi*» (brochettes d'entrailles d'agneau) arrosé, bien entendu, d'abondantes rasades de «*retsina*» (vin résiné) et au son d'une musique plus ou moins mélodieuse... Les marchandes de fleurs circulent entre les tables et font des affaires d'or car nul n'entend rentrer chez soi sans sa couronne de fleurs.

(1) Ces couronnes hier encore tressées avec des oignons, des gousses d'ail et des branches d'arbres fruitiers, sont accrochées à l'endroit le plus en vue de la façade des maisons, de préférence au-dessus de la porte d'entrée et y demeurent jusqu'à la Saint-Jean Baptiste (24 Juin) pour être, ce jour-là, brûlées, elles aussi, dans les «*Feux de Joie*». Et — ajoute l'auteur anonyme que nous venons de citer — il est convenu, en cette solennité de la Protomaïa, non seulement d'oublier peines et soucis, mais encore de rire, chanter et danser afin de se rendre favorable ce mois de Mai qui, pour certains Grecs, n'est pas «*joli*» comme en France, par exemple, mais néfaste, à tel point que l'Eglise Orthodoxe considère le mariage, ce mois-là, comme une impiété...

Telles étaient, en Grèce, les caractéristiques générales de ce jour que les Romains consacraient à Flore, mais les diverses coutumes, superstitions et légendes qui s'y rattachent varient d'âge en âge et diffèrent selon les régions. Nous empruntons les détails qui suivent à deux articles écrits pour le numéro spécial des «*Piraiika Grammata*» que cette jeune revue piréote a bien voulu nous communiquer. (2)

Jadis — nous apprend l'académicien Demètre Kambourglos — Athènes communiait avec la Nature trois fois l'an: en Mars, les Athéniens célébraient la Germination; en Avril, la Floraison et, en Mai, la Fructification. Le Premier Mai était, au début, voué à la Fertilité, à la Fécondité et il n'y avait pas alors de couronne sans feuille de noyer. Mais, de même que le 25 Mars, symbolise, non plus la seule entrée de l'évêque Germanos à Patras, mais la Guerre de l'Indépendance dans son ensemble, de même la Protomaïa, peu à peu, représenta le Printemps tout entier.

\* \* \*

Depuis quand les Grecs fêtent-ils le Premier Mai. On ne saurait le dire exactement. Ce qui certain — précise le Professeur Phédon Koukoulès — c'est que la fête romaine des «*Rosalia*» ou «*Jour des Roses*» a été également introduite à Byzance sous le nom de Rousalia; qu'on célébrait en Mai ou Juin et qu'elle avait un double caractère: joyeux et triste alors que, de nos jours, cette fête n'est plus qu'une fête des Morts célé-

brée le samedi de la Pentecôte, dit aussi grand «*samedi des âmes*» car — comme chante le Poète — les fleurs ne sont pas seulement la parure de l'Amour, mais celle aussi du Souvenir.

En tout cas, de l'époque gréco-romaine date l'habitude d'orner à certains jours de l'année les maisons de fleurs et de branchages afin de préserver ceux qui y habitent des maladies et des malins esprits et c'est à cette tradition que se rattache la coutume moderne de fleurir, le 1er Mai, les habitations et les magasins, ainsi qu'il appert d'un décret de XVII<sup>e</sup> siècle. Tradition qui tire sa source du fait qu'aux yeux du peuple, les fleurs représentent la force, la santé et la vitalité, à preuve l'expression courante «*à la fleur de l'âge*» et celle moins connue de «*louloudi*» (fleur) usitée à Thessaloniki et qui sert à désigner un «*enfant robuste*».

\* \* \*

Ainsi, le matin même, ou dès la veille de la Protomaïa, il est d'usage, un peu partout en Grèce, d'accrocher le *Mai*, c'est-à-dire d'attacher au-dessus du seuil des maisons soit des couronnes, soit des bouquets, de roses ou de tendres feuillages. A Pylos, par exemple, le mai, pour porter bonheur, doit comprendre des petites branches d'olivier; des coquelicots et, pour conjurer le mauvais oeil, une tête d'ail. A Xirochori, en Eubée — comme jadis à Athènes — les feuilles de noyer alternent avec les épis et les pampres et à Symi des balcons pendent les rameaux d'olivier, les tiges d'acanthe et les feuilles d'une petite plante qui pousse en Mai et qu'on appelle *ma*.

Mais ce n'est pas seulement d'accrocher des fleurs qui donne santé et bonheur; il faut aussi qu'il y ait contact entre elles et l'homme. C'est pourquoi, sans doute, dans certaines localités, les mères croient devoir le 1er Mai, battre leurs enfants avec des verges faites de branches d'olivier, symbole de longévité et c'est pourquoi aussi, peut-être, à Calymno (île du Dodécannèse) jeunes gens et jeunes filles se roulaient naguère dans l'herbe en chantant une chanson de circonstance.

D'autre part, dans certaines parties du pays, on continue à attribuer une efficacité particulière aux fleurs cueillies le jour de la Protomaïa. A Cozani (Macédoine Occidentale) on ramasse la «*fleur de Mai*» sorte de thym et, à Calymno, un genre d'edelweiss ainsi que des fleurs de mauve auxquelles les Calymniotes prêtent de grandes vertus curatives, tandis qu'à Skyros, jouvencelles et jouvenceaux s'entourent le milieu du corps de branches d'une espèce de lambruche (vigne sauvage).

Pour des raisons de santé, à Amyssos, (Pont-Euxin) on fleurit les bêtes et, à Xyrochori, les puits autour desquels les filles du village dansent en chantant. Enfin, à Agrapha, les femmes vont à la course chercher de l'eau dans des jarres ornées de fleurs.

Il semble aussi que jadis on se déguisait, non seulement pendant le Dodécaméron (et non au Carnaval), mais aussi le 1er Mai, à en juger par les *Maïdès* qui, hier encore, parcouraient la ville de Volo, travestis et chantant le «*gai mois de Mai*» tout comme à Noël, au Jour de l'An et à l'Epiphanie, on chante les «*Calendes*» *C. nos Bulletins* No. 70 et 23), alors qu'à Parga (Epire) et à Corfou, ce sont les enfants qui se chargent, en ce jour, de souhaiter longue vie et prospérité à leurs aînés d'une voix plus ou moins nasillarde et au son d'une musique plus ou moins criarde, bien que les Spinsulaires aient, plus que les autres Hellènes, le sens de l'harmonie.

A Castoria (Macédoine), des jeunes filles, tout de blanc vêtues, distribuent aux passants les fleurs dont leurs corbeilles sont pleines et qu'elles ont allées cueillir la veille dans les champs, et en Thessalie, dans leur désir d'associer la Nature à la Divinité, les gens pieux s'en vont, le soir retour de la campagne, dépo-

1) *Protomaïa dans l'Hellénisme Contemporain* (avril-Mai 1939).

2) *Les Fleurs* (No. 2-Mai 1910) édité aux frais du Ministère de la Capitale.

ser aux pieds de la Vierge les fleurettes bleues ou rouges qu'ils ont ramassées dans la journée.

\*\*\*

A Xirochori et ailleurs, pour appeler la pluie en temps de sécheresse persistante, un individu paré de fleurs et le chef ceint d'une couronne fleurie, qu'on appelle ici «Piperia», la «Perpéronna» déambule dans les rues suivi de chanteurs bénévoles, tandis que les femmes, à son passage, lui versent de l'eau sur la tête.

De nombreuses superstitions sont également attachées à la date du Premier Mai. Ainsi, à Hierapetra, en Crète, les mamans enduisent de goudron les sourcils de leurs enfants pour qu'ils n'aient pas les yeux chassieux; ailleurs, les gens mangent des fèves ou des petits morceaux de pain que, de la veille au soir, ils ont mis sous leur oreiller pour ne pas être troublés par le chant matinal du coucou et le cri de l'âne et à Pkyros les gens voient d'un mauvais oeil la «Protomaïa» tomber un samedi.

Nous avons déjà dit qu'à Calymno on cueillait un genre d'edelweiss. Cette variété porte le nom caractéristique d'«œil grand ouvert» et les jeunes filles l'offrent à leurs amoureux afin qu'ils n'aient d'yeux que pour elles! Anciennement, celles qui voulaient qu'on sût qu'elles restaient fidèles à leurs «promis» portaient, le 1er Mai, une marguerite du côté du coeur. Peut-être aussi, est-ce pour un motif du même ordre qu'à Zante on appelle «fior d'amore» le mai suspendu au-dessus de la porte des magasins et qu'à Athènes on disait jadis d'une femme trop portée sur l'amour, qu'elle était «en fleur».

\*\*\*

Et, pour en revenir à l'ail qui, jadis, ornait les couronnes et joue encore un si grand rôle dans les agapes de la Protomaï; citons ces quelques lignes suggestives du spirituel chroniqueur qu'était feu Paul Nirvanas:

«Les poètes néo-grecs appellent le mois de Mai, mois des Roses. S'ils ne l'appellent pas mois de l'Ail c'est que les poètes n'ont jamais été sincères car, dans la réalité hellénique, Mai est à la fois le mois des Roses et celui de l'Ail. Je ne sais quel sublime symbolisme impose ce double culte aux modernes Hellènes; mais le fait est que, le soir de la «Protomaïa» nul ne sait s'il respire dans les jardins l'âme de la rose ou l'âme de l'ail.

« C'est bien simple: il respire l'un et l'autre... Les Grecs ont toujours eu la sagesse de joindre l'utile à l'agréable: les roses sont pour la joie des yeux, tandis que l'ail, en cette saison, purifie le sang, tue les parasites de l'intestin et diminue la pression artérielle... Anacréon et Hippocrate! La poésie et l'hygiène! La rose de mai à la boutonnière et l'ail de mai à la bouche.»

\*\*\*

Comme nous l'avons déjà noté, nombreuses sont les légendes qui se rapportent au Premier Mai. Mme Marietta Heptanissia en reproduit une (4) exquise et très répandue à Zante.

Il s'agit en résumé du roman d'amour de Protomaïa, princesse orpheline, fille unique d'un roi de l'île, qui s'éprouve d'un beau jeune homme arrivé d'un pays lointain et condamné par une méchante fée à une éternelle mélancolie. Protomaïa — dit la légende — parvint grâce au secours d'une autre fée, bienfaisante celle-là, à déridier son visage en faisant pousser sous ses pas, d'un coup de baguette magique, des parterres de fleurs aux riantes couleurs et aux parfums suaves. A l'aide de ce miracle, Protomaïa finit par régner sur le coeur du «beau ténébreux» et, pour commémorer cette victoire de l'amour fera reflourir tous les ans à la même époque les près embaumés de Zante. D'où le nom grec de Zacynthe et le qualificatif italien de «fior di Levante» qu'on donne à cette île ionienne.

ORION



W. ELLY. - Devotion

# Echos et Nouvelles

**S.E. M. Theo. Nicoloudis**  
*Ambassadeur*  
*auprès du Gouvernement*  
*Sud-Africain*



M. TH. NICOLOUDIS

S.E. Monsieur Theologue Nicoloudis, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Grèce auprès du Gouvernement Sud-Africain, a quitté la capitale pour rejoindre son nouveau poste à Pretoria.

Le siège de cette nouvelle Légation prend une importance exceptionnelle du fait de la présence de S.A.R. le Diadoque Prince Paul, de la famille Royale de Grèce et de nombreux Hellènes.

L'exécutif des Gouvernements Britannique et Sud-Africain pour la nomination de S.E. M. Th. Nicoloudis avait été télégraphié il y a quelques jours par le Ministre de Grèce à Londres, M. Ch. Simopoulos.

Nous donnons ci-après pour nos lecteurs quelques notes biographiques de l'éminent homme d'état et diplomate qui nous n'en doutons pas remplira sa mission avec succès.

\*\*\*

M. Nicoloudis est l'une des personnalités les plus connues du monde intellectuel et politique de Grèce.

Né à Léros (Dodécannèse) en 1890; très jeune fit son entrée dans le monde des lettres par une série de récits et d'essais qui produisirent une vive impression. En 1917 il publia à Athènes le grand quotidien politique «*Politia*» qu'il dirigea jusqu'en 1933.

Ses articles ont toujours fait sensation par la justesse de l'opinion qu'ils exprimaient, leur style parfait et leur modération.

En 1926 il fit son entrée au Parle-

ment comme Député d'Athènes et six mois plus tard il faisait partie, comme Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes du Gouvernement de Coalition présidé par M. Alexandre Zaimis, qui fut plus tard Président de la République Hellénique.

En 1936, M. Nicoloudis prit part au Gouvernement Métaxas comme Ministre de la Presse et du Tourisme (Propagande), fonctions qu'il conserva jusqu'à la mort du Chef National.

Pendant presque cinq années, M. Nicoloudis fit preuve d'une activité remarquable au profit de la reconstruction de l'Etat se distinguant dans l'Organisation des services de la Presse, de la Propagande, du Tourisme et en général de toutes les questions se référant à une nouvelle civilisation hellénique dont il fut le principal auteur.

Au sein du Gouvernement d'Alexandre Corizis il fut prié de conserver le portefeuille de la Propagande et continua à lutter, tel un apôtre national, pendant toute la durée de la guerre greco-italienne. Auteur principal du resserrément de l'amitié gréco-britannique, se dépensa sans compter pour sa réalisation. L'on sait, qu'après Jean Métaxas, M. Nicoloudis est le Ministre qui travailla le plus pour l'application de la politique nationale que suivit la Grèce aux côtés de la Grande-Bretagne.

Après l'invasion allemande et la mort d'Alexandre Corizis, M. Nicoloudis accepta le portefeuille du Ministère de la Prévoyance Nationale et de la Presse au sein du Gouvernement de M. Emm. Tsoudéros, et accompagna S.M. le Roi Georges II, en Crète, puis en Egypte.

Il conserva ses fonctions jusqu'au 31 Mai 1941.

## Les Buts de l'E.E.N.S.A.

L'«*ENTERTAINMENTS NATIONAL SERVICE ASSOCIATION*» organisation comprenant toutes les associations britanniques de l'amusement a délégué en Egypte Sir Seymour Hicks, célèbre acteur et producteur anglais pour diriger les divertissements apprêtés pour les troupes de l'Empire casernées dans le Proche et Moyen-Orient. En l'honneur du grand homme de théâtre anglais une réception était offerte l'autre soir au foyer de l'Opéra Royal du Caire au cours de laquelle l'activité de l'organisation fut décrite aux invités par Sir Seymour Hicks.

Comprenant 630 acteurs l'E.N.S.A. donne en Angleterre 900 représentations par semaine le Drury Lane Theatre où siège l'Organisation eut récemment l'honneur d'une longue visite d'inspection par LL. MM. le Roi et la Reine d'Angleterre. La radiodiffusion sensible, Alban creuse un sillon des programmes de théâtre, variétés, etc. est également confiée à l'E.N.S.A. qui a constitué un comité d'experts à cette fin Au cours de ces

programmes, les plus fameux artistes et orchestres se font entendre à la radio de Londres. Plus de 40 cinémas ambulants et 100 groupes de chanteurs et d'orchestres ambulants ont été créés par l'E.N.S.A. pour le divertissement des troupes. Des théâtres de camp ont été prévus à cette fin et 25 ont déjà été installés, qui peuvent accommoder 1.200 à 2.000 personnes. Le même esprit et la même organisation se retrouvent dans les branches égyptiennes et orientales de l'E.N.S.A. pourvues d'artistes de tout premier ordre qui sont venus spécialement de Londres pour aider à la distraction des soldats qui combattent pour l'Empire dans cette partie de l'Univers.

## Les Portraits d'Alban

Délaissant son studio de Bruxelles pour ne pas être voué à la stérilité qui est le lot de tout créateur dans l'Europe d'aujourd'hui, Alban est rentré en Egypte où il a ouvert au Caire un atelier, qui est à la fois une galerie d'art, un centre de travail et d'éducation esthétique, et un salon où l'on «cause» pour le plaisir d'être surtout l'auditeur d'Alban. C'est à l'intelligence, d'ailleurs, que s'adresse toute l'oeuvre de ce grand et probe artiste. Avant d'être séduit par la maîtrise technique que révèle chacun de ses portraits, on est frappé du langage qu'ils expriment. Alban capte, s'assimile, traduit la vie intérieure de ses modèles, avec une précision fulgurante qui a quelque chose d'agressif. Sentiment identique à celui que l'on éprouve en littérature devant les personnages de Zweig ou de Somerset Maugham. Installé l'espace d'un instant dans une âme étrangère, il en a tôt fait le tour et le dit à sa façon, qui emprunte au paysan du Danube sa candeur et sa virilité. En présence de ces témoignages photographiques, dont la suggestion est si puissante sur l'esprit et les yeux, le véritable aspect d'un caractère s'impose avec un relief impressionnant, quand il n'en découvre pas ce qui jusqu'alors échappait à l'intuition même. Dépouillées de tout artifice de métier, les images d'Alban empruntent leur lumière et leur ombre, à la seule interprétation psychologique que leur donne l'artiste. L'atmosphère dont cette projection est baignée participe à la plénitude esthétique que procure une promenade dans la galerie d'Alban. Une technique inégalée, parvenue à un stade de souplesse et de perfection, par une discipline rigoureuse appliquée à l'élan créateur, asservit l'instrument de prises de vues aux exigences plastiques qu'en réclame Alban. En dominant ainsi son outil de travail, rendant à l'éclairage son accent et ses limites dans la composition photographique, mais laissant au modèle le soin d'inspirer, d'exprimer de sa réalité propre, la mystérieuse traduction inscrite sur la lon nouveau dans le domaine d'un Art qu'il a enrichi de son talent et plus encore de son intelligence.

A. S.

Au Lycée Français**LES JOURS HEUREUX**

Comédie en 3 actes et 4 tableaux de  
Claude-André Puget

*Distribution:*

Michel Bouleht: M. Edgard Kher  
Olivier Laprade: M. Fred Savdié  
Bernard Gassin: M. Elie Kabili  
Marianne Gassin: Mme. Renée Najar  
Pernette Laprade: Mlle. Aviva Fisher  
Francine Gassin: Mlle. Eglal Zananiri

\*\*\*

Il y a deux ans, un groupement de jeunes «des J.E.U.N.E.S» décidaient de monter «Les Jours Heureux» de C.A. Puget. La pièce n'était pas connue ou fort peu, les moyens étaient de fortune; les interprètes, pour la plupart, n'avaient en fait d'expérience que leur bonne volonté. Cependant, elle eut du succès. On se promit de la reprendre. Justement, le groupe d'Edgard Kher venait de remporter un grand succès avec «Tovaritch» de Jacques Derval. On s'adressa à Edgard Kher. La représentation des «Jours Heureux» à l'Ewart Memorial Hall en faveur du Kumangetit Fund fut un «heureux jour» tant pour les organisateurs que pour le public qui leur fit fête.

La presse locale n'a jamais, je crois, prodigué ses éloges avec plus de plaisir qu'à cette occasion. Auteur et interprètes furent à l'honneur. Je fais moi-même partie du groupe, je m'abstiendrai donc de tout commentaire au sujet de mes camarades. Je m'en voudrai de diminuer leurs mérites en faisant peser sur mes appréciations, qui ne diffèrent pas de celles déjà publiées, des soupçons d'une partialité amicale dont ils n'ont pas bénéficié. Je me contenterai de signaler au sujet de la pièce cette lettre, que Paul Géraldy adressait à l'auteur au lendemain de la générale, qui la caractérise si bien et qui explique l'engouement du public à son égard. Elle a été reproduite, par les soins de Mr. Kher, dans le gentil programme distribué au cours de la soirée.

«... Cette pièce faite de vérité, et sensible, et fraîche, et heureuse, cette sobriété, cette sûreté dans la conduite, cette limpidité de cristal, cette profondeur qui n'a l'air de rien, cet esprit, cette verve, ces trouvailles: pur ravissement, maîtrise absolue...

...C'est ravissant et c'est ravissant.»

Sur l'initiative de M.M. Gossart et Dupic, les «Jours Heureux» ont été re-

joués sur la scène du Lycée avec le même succès. L'intérêt de cette reprise réside dans l'intention qui l'a inspirée. Primo: celle d'offrir aux élèves un spectacle sain et gai; secundo: d'encourager un mouvement littéraire et artistique en puissance qui cherche à s'affirmer et dont les diverses tentatives n'ont pas abouti faute d'appuis officiels.

Il a été question, en effet, à diverses reprises, de grouper en association

tous les éléments qu'un tel mouvement intéresse, à quelque titre que ce soit. Cependant, des difficultés surgissaient qui paraissaient insurmontables et les projets étaient abandonnés. L'expérience et les succès aidants un nouvel essai sera tenté. Le «Journal d'Égypte» le portera à la connaissance des amateurs et l'appuiera de sa sympathie. Veuille la réussite couronner cet effort!

**GEORGES VASDEKIS**

**ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE**

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20,000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

Buvez frais  
Vivez joyeux...

(Kabelais)



**STELLA**  
LA BIÈRE DE LUXE  
FRAÎCHE



**CONSTANTE  
FIDÈLE  
et SURE**



**P.T.  
3.5 net**

**EXCELSIOR  
GIANACLIS**

**CHEZ**

**S. & S. SEDNAOUI & Co.**



**Grand  
Assortiment  
de  
COSTUMES  
de  
BAIN  
et  
d'ARTICLES  
de  
PLAGE**



*Agents exclusifs*

*des*

**Bas**

**“Van Raalte”**

*et des*

**Serviettes**

**“CANNON”**